

IMPULSIONS

LA REVUE DES CEMÉA POUR DES IMPULSIONS

MILITANTES

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

PÉRIODIQUE
PARAÎT 2 FOIS PAR AN

AVRIL 2021

**FORMATION DE
BASE À L'ANIMATION:**
à la rencontre
du réel essentiel

LE POIDS DE LA CRISE
dans les milieux d'accueil
de la Petite Enfance

**RETOURS AUX SOURCES...
ET AUJOURD'HUI**

- Le chant hier
aux CEMÉA, un plaisir,
une technique, un enjeu...
- Pas de bémol pour le chant

« NOUS AVONS TOUS BESOIN QUE QUELQU'UN
NOUS PRENNE DANS SES BRAS DE TEMPS EN TEMPS. »

- Amour, Prozac et autres curiosités (2005) de Lucía Etxebarria de Asteinza -

CEMÉA
ÉDUCATION ACTIVE
EN MOUVEMENT

Sommaire

4 **VIE DU MOUVEMENT**

- 4 Le centre de vacances aux CEMÉA, un peu plus que des loisirs
- 7 J'écris donc je suis - récit des ateliers d'écriture
- 8 Une approche pédagogique humanisante en temps de crise: une nécessité!
- 11 La formation de base Accueil Temps Libre: un espace d'émancipation et de valorisation
- 13 La culture est à l'arrêt: Le Festival «SOIF D'IDÉAL» a eu lieu, un choix politique des CEMÉA
- 16 Formation de base à l'animation: à la rencontre du réel essentiel
- 17 Clôturer la formation d'animateur-animateur en «visio» ou comment créer un espace d'entraînement à l'éducation active, vaille que vaille...
- 20 Lorsque que je m'improvise animatrice radio...

21 **ÉCHOS DES TERRAINS**

- 21 Le poids de la crise dans les milieux d'accueil de la Petite Enfance
- 26 Des espaces collectifs et des moments de loisirs pour les enfants par temps de COVID: échos d'une association engagée!

28 **RETOUR AUX SOURCES... ET AUJOURD'HUI**

- 28 Le chant hier aux CEMÉA, un plaisir, une technique, un enjeu...
- 32 Pas de bémol pour le chant

35 **INTERNATIONAL**

Impulsions et Convergences: Interview d'Yvette Lecomte, présidente de la FiCEMÉA

37 **FICHE PRATIQUE**

Chant: Si j'avais un tambour

38 **LU, VU, ENTENDU**

40 **AGENDA**

22-23 Poster central Séjours et Plaines

- élaborées et signées collectivement à l'exception des contributions externes;
- rédigées en langage égalitaire pour promouvoir l'égalité des genres;
- éditées sous *licence Creative Commons* pour soutenir leur circulation, l'échange et la créativité;
- gratuites ou à un prix abordable pour favoriser leur accessibilité et lutter contre la marchandisation des idées et de l'éducation.

LE TABLEAU EN COUVERTURE QUE VOUS POUVEZ RETROUVER TOUT AU LONG DE CE NUMÉRO AVEC D'AUTRES, EST SIGNÉ THOMAS DE DECKER.

THOMAS EST UN ARTISTE, ON LUI DÉCOUVRE AUSSI UNE ACTIVITÉ INTENSE DANS LE DOMAINE DE LA BANDE DESSINÉE, DE L'ÉDITION, DE L'ILLUSTRATION, DANS UN STYLE RÉSOLUMENT RÉALISTE ET DÉJÀ PROFONDÉMENT ENRACINÉ DANS LE RÉEL, L'ACTUALITÉ, LE VÉCU PERSONNEL ET COLLECTIF. UNE ACTIVITÉ QUI S'INTERROMPT POUR RENAÎTRE DANS UNE DIMENSION NOUVELLE, AVANT TOUT PICTURALE, D'ABORD RÉALISTE MAIS RAPIDEMENT TENTÉE PAR L'ABSTRACTION. THOMAS A ÉTÉ ANIMATEUR DANS NOS CENTRES DE VACANCES ET EST TOUJOURS FORMATEUR VOLONTAIRE DES CEMÉA.

PLUS D'INFOS SUR WWW.IMG-7148.BE

Édito

«Deux mondes il y a. Celui des formules, formulettes, charades et paraboles et celui de ce qui se passe à tous moments ici-bas pour qui veut aider les autres.»

Fernand Deligny

L'arrivée du printemps nous avait fait miroiter la possibilité de nous retrouver dans des activités de plein air attendues telles de nécessaires et urgentes bouffées d'oxygène... Et puis bardaf, les autorités ferment les écoles, interdisent les séjours pour enfants, ré-imposent des bulles de 4 pour les adultes, de 10 pour les enfants... Comment ne pas hurler «liberté» dans les parcs et dans les rues après une année largement confisquée et dont la gestion a été plus que douteuse? Comment continuer à justifier les silences des autorités à l'égard des enfants et des jeunes, sauf pour les désigner coupables de manque de rigueur à l'égard des restrictions?

Les étudiant-e-s du supérieur auront vécu-e-s une année scolaire quasi complète à distance et la pression se fait maximale sur les évaluations de fin d'année pour l'enseignement obligatoire... Comme si les évaluations-sanctions de juin étaient ce dont les enfants et les jeunes avaient besoin après toutes ces semaines sombres et compliquées... Comment notre société peut-elle tant manquer d'empathie et être si tétanisée qu'elle ne s'autorise que si peu à sortir des carcans habituels?

Il nous faut pourtant penser et agir, nous libérer des seules injonctions sanitaires et des protocoles froids qui nous sont balancés. Parce que l'éducation, c'est entrer en relation, prendre soin des individus et du groupe, veiller à la continuité et à la sécurité, envisager les situations dans leurs dimensions émotionnelles et organisationnelles, varier les registres d'expression, intégrer des savoirs mais aussi en créer. C'est agir, sans jamais renoncer aux fondamentaux qui font le sel d'une démarche pédagogique émancipatrice.

Alors il nous faut nous évader, chanter, créer, écrire, voir, entendre, éprouver, s'essayer, s'entraîner, se confronter, s'associer... sans nous résigner au minimalisme et à la normalisation des pratiques qui nous sont proposées «pour notre sécurité et celle des autres». Pour faire plus que subsister, mais vivre!

M^OVIE DU M^OUVEMENT

Le centre de vacances aux CEMÉA, un peu plus que des loisirs

NOUS AVONS TOUS ET TOUTES BESOIN D'UN BRIN DE VACANCES, LES ADULTES COMME LES ENFANTS. CES MOMENTS OÙ NOUS NOUS SENTONS LIBRES, EN SÉCURITÉ, ENTOURÉ-E-S, NOUS SONT NÉCESSAIRES POUR REFAIRE LE PLEIN D'ÉNERGIE, TENTER DE NOUVELLES AVENTURES ET PARTIR À LA RENCONTRE DES AUTRES ET DE SOI. APRÈS UNE ANNÉE BOUSCULÉE PAR DES CHANGEMENTS DE RYTHME, DES INCERTITUDES, DES CRAINTES, IL EST TEMPS DE FAIRE UNE PAUSE ET DE PARTIR EN VOYAGE AVEC LES CEMÉA !

Couverture du nouveau dépliant
Séjours et plaines 2021



Nous accueillons chaque année des enfants et des jeunes de 3 à 16 ans dans nos plaines et séjours de vacances. Nous faisons en sorte que chacun-e se sente la-le bienvenu-e, sans discrimination d'aucune sorte. Ici, la différence est perçue comme une richesse, elle nourrit le groupe.

Si les vacances sont des moments de détente et de loisir, nous les envisageons aussi comme un temps de découverte, d'apprentissage, de vie en collectivité.

Le quotidien s'articule autour du « groupe de vie », un petit groupe d'enfants ou d'adolescent-e-s d'âges proches, qui va évoluer durant le centre de vacances accompagné d'un animateur ou d'une animatrice de référence. Cette structure sert de point de repère : c'est avec ce groupe qu'ils-elles vivront une grande partie des activités et des moments de vie en collectivité, tels les repas ou les services à la collectivité.

Notre intention est de proposer des vacances qui collent au rythme, aux besoins et aux aspirations de chacune et chacun. Et cela n'est pas une formule toute faite ! Nous pensons les activités, l'aménagement des lieux, ainsi que le déroulé des journées, en fonction de chaque tranche d'âge. Chacun de nos centres de vacances est encadré par des animatrices et animateurs volontaires formé-e-s par les CEMÉA. L'équipe d'animation se réunit systématiquement en fin de journée pour préparer le lendemain, afin que les propositions d'activités s'adaptent aux enfants et jeunes présent-e-s. Les envies sont prises en compte et des projets collectifs peuvent naître des suggestions faites par les groupes.

Les CEMÉA vous proposent de découvrir le programme d'animation de l'été 2021 dans une nouvelle brochure !

● **Le groupe Animation**
animation@cemea.be



“
SI LES VACANCES SONT DES MOMENTS
DE DÉTENTE ET DE LOISIR, NOUS
LES ENVISAGEONS AUSSI COMME UN TEMPS
DE DÉCOUVERTE, D'APPRENTISSAGE,
DE VIE EN COLLECTIVITÉ.
”



Le bonheur en animation n'est pas l'affaire du hasard... il se construit !

Pour beaucoup de personnes, le rôle de l'animateur ou de l'animatrice est de proposer des activités aux enfants et aux jeunes pendant leur temps libre. C'est son boulot. Et un boulot qui peut paraître relativement simple : bâtir une cabane dans les sous-bois, entonner une ritournelle en chemin, jouer à cache-cache, faire s'envoler des cerfs-volants, raconter une histoire dans le coin doux... Qui se plaindrait de journées comme celles-là ? Un vrai bonheur !



Mais si l'animation peut être synonyme de plaisir, elle est avant tout le résultat d'une démarche pédagogique et d'une réflexion individuelle et collective. Car les animateurs et les animatrices sont des professionnel-le-s de l'éducation, au sens large du terme.

Ces intentions ont un sens. Elles se fondent sur l'observation des enfants que l'animatrice ou l'animateur a dans son groupe : quels sont leurs besoins, leurs envies, leurs difficultés, comment se passent leurs interactions... ? Elles s'appuient sur le milieu dans lequel le groupe est accueilli : y a-t-il un espace boisé pour construire des cabanes, où se trouve la rivière, le local est-il assez grand pour proposer un atelier bois... ? Elles sont également en lien avec la durée du centre de vacances, les conditions météorologiques ou encore le matériel et le mobilier disponibles. Tous ces éléments sont à prendre en considération pour proposer aux enfants et aux jeunes des journées de vacances collectives les plus agréables possibles, pour leur donner du plaisir à jouer ensemble, découvrir, expérimenter, créer.

Le jeu par lequel l'animatrice entamera l'après-midi, la place que l'animateur prendra à table lors du repas, les couleurs qu'il proposera pour l'atelier peinture, les outils qu'elle mettra à disposition pour construire des radeaux... tous ces choix à poser ne le seront pas par le fruit du hasard : ils résulteront d'intentions pédagogiques précises.

Et il est rare que les conditions dans lesquelles s'organise un centre de vacances soient idéales pour les équipes : il n'y a pas toujours d'espaces verts à proximité, les locaux sont parfois trop petits ou pas assez lumineux, le matériel mis à disposition peut être insuffisant ou en mauvais état, le mobilier n'est pas toujours à hauteur d'enfants...

Illustrations de Mathilde Vandenbussche (@mathilmeh) tirées du dépliant Séjours et plaines 2021

“

Notre intention est de proposer des vacances qui collent au rythme, aux besoins et aux aspirations de chacune et chacun. Et cela n'est pas une formule toute faite !

”



»

Pour les animateurs-animateuses, donner du sens à leur action en tenant compte de ces conditions, ne signifie pas qu'elles leur conviennent, mais elles sont là, elles existent, elles font partie intégrante du centre de vacances et on n'a pas le choix que de «faire avec» pour pouvoir faire au mieux.

Alors les équipes d'animation préparent, réfléchissent, aménagent les lieux pour que les locaux de l'école où se déroule la plaine de vacances ne ressemblent plus à des classes, ou pour que le local de sieste des plus jeunes soit le plus loin possible des espaces de jeux, ou encore pour pouvoir mettre des livres à disposition des enfants durant tout le séjour en construisant une bibliothèque en palettes de récupération. Les équipes font l'inventaire du matériel disponible, vont acheter ce qui manque quand c'est possible, utilisent le plus souvent des matériaux ou des objets de récupération... pour que les enfants puissent donner vie à des créations insolites, se déguiser avec de vieux vêtements, faire de la peinture ou construire des marionnettes.

Les animateurs et les animatrices partent en repérage dans les environs, pour voir où pourraient s'organiser un pique-nique, un grand jeu dans

les bois, une baignade ou encore un jeu de piste dans la ville. Bien avant le début de la plaine ou du séjour, certain-e-s révisent des consignes de jeux, relisent les paroles des chants, d'autres s'entraînent à construire un cerf-volant ou à manipuler des outils de menuiserie, dressent la liste de ce qu'il faut prévoir si l'on veut proposer une activité d'expression en vertical, choisissent des histoires à lire aux tout-petits...

Toute cette préparation, toutes ces intentions pédagogiques, ne visent qu'une chose: pouvoir répondre aux besoins des enfants le moment venu. Pouvoir rebondir sur leurs envies, proposer une activité qui leur corresponde dans l'ici-et-maintenant... et les accompagner au mieux dans cette activité.

Bien sûr, malgré tout le soin donné à la préparation du centre de vacances, il arrivera que l'animateur ou l'animatrice soit parfois déconcerté-e par les demandes des enfants. Qu'elle se perde dans les consignes d'un jeu ou les paroles d'une comptine... Qu'il ne sache plus comment construire un arc-à-flèches ou faire un bracelet brésilien... Mais ce n'est pas grave: il ne s'agit pas d'être parfait-e. Il s'agit d'être à l'écoute, disponible et créatif-ve,

d'accepter en tant qu'adulte de sortir de sa zone de confort, voire de se tromper. Accepter aussi d'avoir préparé (parfois longuement) une activité qui n'aura finalement pas lieu, remplacée au pied levé par le jeu de ballon que tout le monde réclame. Permettre aux enfants de s'extasier une heure devant une colonne de fourmis ou un hérisson, plutôt que de faire la balade sur le sentier qu'on a pourtant balisé la veille. Renoncer, postposer, mettre de côté ses propres envies, s'essayer à la nouveauté, anticiper sans imposer... ce n'est pas rien et ce n'est pas facile.

C'est tout cela le rôle de l'animateur et de l'animatrice. Un rôle essentiel, qui va bien au-delà du simple fait de proposer des activités. «Un vrai bonheur!» disions-nous? Y a-t-il de plus grand bonheur que de faire celui des enfants?

● Texte écrit dans le cadre du magazine «Badje Info» - décembre 2020



“

Permettre aux enfants de s'extasier une heure devant une colonne de fourmis ou un hérisson, plutôt que de faire la balade sur le sentier qu'on a pourtant balisé la veille.

”



J'écris donc je suis - récit des ateliers d'écriture

DES ATELIERS D'ÉCRITURE, NOUS EN AVIONS DÉJÀ FAITS AUX CEMÉA : EN FORMATION BIEN SÛR, ENTRE FORMATRICES ET FORMATEURS DES CEMÉA AUSSI, OU ENCORE À LA BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE DE SAINT-JOSSE, PENDANT PLUSIEURS ANNÉES, LORS DU PROJET « ÉCRIRE POUR OUVRIR DES PORTES ». EN LIGNE, EN REVANCHE, C'ÉTAIT UNE GRANDE PREMIÈRE !

“

COMME LE DISAIT
L'INVITATION
AUX ATELIERS,
L'IMAGINAIRE NE
SE CONFINE PAS.

”



Source : annie-spratt sur unsplash

Depuis décembre 2020, il y a ainsi eu trois ateliers, organisés à différents moments. Un jour en semaine pour commencer. Un soir en semaine ensuite (avec la marmaille qui en profite pour aller dormir plus tard). Et enfin, un samedi matin, en pyjama. L'occasion de nous essayer, de prendre du plaisir, de vivre des activités communes.

Vanessa, une participante, ne résiste pas à l'idée de partager une pépite personnelle de ce moment, en toute simplicité : « *Quand deux mots se conjuguent et ouvrent des nouveaux possibles : un "librêve" est la profession qui attribue à celui ou celle qui l'exerce les clés dont on a besoin et auxquelles on aspire pour ouvrir les portes de nos livres intérieurs* ».

Comme le disait l'invitation aux ateliers, l'imaginaire ne se confine pas. Écrire et lire, nous le faisons toutes et tous, chaque jour. Néanmoins, prendre un temps autour de cet objet, sans érudition, mais autour de la transmission et du partage, est plus rare.

L'animation des activités s'est menée en trinôme, ce qui a permis la participation à l'atelier d'écriture de l'animatrice, Stéphanie, et des animateurs, Robin et Stefano. Un cadre simple et bienveillant a été posé : nous sommes toutes et tous capables, lançons-nous et croyons en nos textes. Nous écrivons pour ensuite partager nos textes au groupe. Groupe composé de personnes de tous âges, d'ami-e-s français-e-s, d'un italien résidant en Espagne...

Le virtuel fait voyager. Comme les mots.

À bientôt pour un nouveau voyage ?

● Le groupe Activité
activite@cemea.be

Retour d'un-e participante, Vanessa :

« *Bulles d'air ;
L'air de rien.
Rien que des mots,
Mots comme un doux murmure.
Murmure comme une invitation.
Invitation à se relier,
Se relier et se relire
Se relire et se redire...
Invitation à se lâcher
Se lâcher pour se relier à soi
L'air de rien...
L'air de rien se relier à d'autres...
Et jouer simplement
Simplement se laisser prendre au jeu...
Encore. Encore. Encore
Au-delà des frontières
Au-delà de toutes frontières...
Merci !* »



Une approche pédagogique humanisante en temps de crise : une nécessité !

À L'HEURE OÙ LA FORMATION EN DISTANCIEL DEVIENT LA NORME, LES CEMÉA SE SONT ORGANISÉS POUR MAINTENIR UNE FORMATION PRÉVUE EN PRÉSENTIEL. BIEN SÛR, CELLE-CI A DÛ SE METTRE EN PLACE DANS DES CONDITIONS PARTICULIÈRES AFIN DE RÉPONDRE AUX INJONCTIONS MINISTÉRIELLES DU MOMENT : FORMATION EN NON-RÉSIDENTIEL, DURÉE ÉCOURTÉE, SOUS-GROUPES DE DOUZE PARTICIPANT-E-S, PORT DU MASQUE, SENS DE CIRCULATION DANS LES COULOIRS, DÉSINFECTION DES MAINS ET DES LOCAUX, AÉRATION RÉGULIÈRE... MALGRÉ CES NOMBREUSES CONCESSIONS, LA FORMATION « ÉCOLE ET ÉDUCATION ACTIVE » DESTINÉE AUX ÉTUDIANT-E-S DE DEUXIÈME ANNÉE DE HE2B, ANCIENNEMENT HAUTE ÉCOLE PAUL-HENRI SPAAK DE NIVELLES, A BIEN EU LIEU DU 1^{ER} AU 5 FÉVRIER 2021.

Cette formation est une survivance de l'époque où nous enchaînions les « stages école normale » pour les « normalien-ne-s ». À l'origine, il s'agissait d'une sorte de stage de base pour futur-e-s enseignant-e-s, axé sur la découverte d'activités et leur l'animation, ainsi que sur la vie du groupe. Le tout sous la loupe de l'éducation active. Elle est le fruit d'un partenariat de longue date avec la Haute École de Nivelles. Le dispositif a évolué au cours du temps et a suivi les recherches, les réflexions et les évolutions du groupe École des CEMÉA de ces dernières années. Sa transformation, par étapes, s'est accomplie jusqu'à sa formule actuelle, plus ou moins stable depuis quelques années. Un élément s'est cependant toujours maintenu : un stage résidentiel de 8 jours consécutifs !

Et puis, arrive cette drôle de période qui bouscule tant d'habitudes, mais aussi tant d'élaborations et de constructions lentes et consciencieuses. Nous voici donc embarqué-e-s dans une formule avec laquelle nous sommes peu familiers et familières : une formation hybride de cinq demi-journées en présentiel, complétées par du travail à domicile pour les participant-e-s, évoluant parallèlement en deux tout petits groupes... Quel challenge !

Bon, l'éducation active, c'est d'abord travailler dans et avec la réalité ! Oui, mais c'est, dès lors, faire le deuil de la formation dans sa forme initiale, de notre désir de travail approfondi avec des actrices et acteurs-clés de l'éducation pour les années à venir, de nos envies de leur faire vivre cette expérience personnelle singulière. Le deuil aussi des mille et une activités empêchées par le protocole sanitaire, du plaisir de la vie de groupe en résidentiel... tout en veillant à proposer une vraie expérience d'éducation active. Pas simple !



Pour encadrer les deux groupes, nous formons donc deux équipes de formateurs et formatrices. Et nous nous lançons, ensemble, dans la préparation. Tout d'abord, nous mettons d'accord pour suivre le cheminement de la réflexion mis en œuvre habituellement. Il s'agit de partir des représentations initiales des participant-e-s pour aboutir à une prise de position, un engagement pour soi en tant que futur-e professionnel-le. Cette approche nous paraît toujours pertinente. Avec le recul, il nous semble qu'elle a eu un effet structurant et contenant pour la « grande » équipe de formation et a servi de fil rouge commun pour les deux « petites » équipes. L'enjeu était de la faire vivre dans ces conditions limitantes.

Notre rencontre avec les étudiant-e-s, quelques jours avant la formation, a été marquante. La peur de se retrouver en groupe en pleine crise sanitaire semblait



“

LA DIMENSION
HUMANISANTE ET
SOIGNANTE DE NOS
MÉTHODES ET DE NOS
RELATIONS PÉDAGOGIQUES
S'EST RÉVÉLÉE COMME
RAREMENT : INSTALLER
UN CADRE CLAIR
ET SÉCURISANT,
ACCORDER UNE PLACE
À CHACUN-E [...]

”



“

Bon, l'éducation active, c'est d'abord travailler dans et avec la réalité! Oui, mais c'est, dès lors, faire le deuil de la formation dans sa forme initiale [...] de nos envies de leur faire vivre cette expérience personnelle singulière.

”

côtoyer l'enthousiasme de sortir de la solitude, de participer à un apprentissage sans écran interposé. Nous avons été touché-e-s par leurs témoignages sur l'isolement, la lassitude, la sidération, voire la résignation. Lutter pour que la formation puisse avoir lieu, malgré les conditions, a pris alors un sens nouveau. Les accueillir, les écouter, leur proposer le meilleur de ce qui était possible pour nous, a semblé encore plus important que d'habitude. La dimension humanisante et soignante de nos méthodes et de nos relations pédagogiques s'est révélée comme rarement : installer un cadre clair et sécurisant, accorder une place à chacun-e, évoluer à travers différentes structures groupales, veiller à la distribution de la parole et à l'écoute bienveillante, être attentif et attentive au

cheminement de chaque participant-e et du groupe, jouer et prendre du plaisir à être ensemble... Au fur et à mesure des jours, les visages cachés derrière les masques se sont peu à peu détendus. Les espaces de parole, d'expression et de jeux ont pu être investis de plus en plus librement.

Les participant-e-s ne se connaissaient pas beaucoup : elles-ils ont, en effet, entamé leurs études l'année passée et ont eu peu d'occasions formelles et informelles pour se découvrir. Ils-elles n'avaient pas non plus l'habitude du travail collectif partagé. Les noyaux affinitaires, quand ils existaient, ont pu se rencontrer à nouveau et sont restés plus présents que d'habitude dans le groupe de formation. Lors de la première activité proposée, la réalisation d'un blason, nous



avons constaté que les étudiant-e-s étaient ravi-e-s de pouvoir en découvrir plus sur leurs camarades. Elles-ils se sont rendu compte à quel point ils-elles se connaissaient peu. De même, à de nombreuses reprises, nous avons constaté que les relations en groupes de vie prenaient ici tout leur sens: c'était l'occasion pour leurs membres d'échanger et de vivre des relations avec des pairs qu'elles-ils ont appris à mieux connaître.

Cette expérience fut riche et intéressante bien qu'il fut difficile de nous détacher d'une comparaison avec la formation initialement proposée et peut-être un peu idéalisée. Il a fallu, pour l'équipe encadrante, remobiliser les habitudes, les compétences que nous n'avions plus eu l'occasion de pratiquer depuis des mois. Les conditions particulières nous ont demandé d'ajuster nos pratiques et de faire face à des limites extraordinaires. Les masques empêchaient de capter toutes les subtilités du langage non-verbal. Le travail proposé à domicile l'après-midi ne nous permettait pas de nous rendre disponibles de la même manière. Le suivi en distanciel de deux étudiant-e-s écarté-e-s, pour quarantaine, nécessitait de réinventer les activités proposées aux

autres participant-e-s des groupes. Quant aux étudiant-e-s, la joie des retrouvailles ou de la rencontre entre eux et elles, mêlée aux difficultés de retourner au présentiel, ont parfois été des freins à la construction d'une réflexion approfondie sur l'éducation active et l'école.

Cela dit, chacun-e, à son rythme et à son niveau, s'est investi-e au mieux dans cette expérience et a, bon an mal an, cheminé. Certain-e-s ont découvert dans l'éducation active une réelle alternative à leur pratique, se demandant pourquoi celle-ci n'est pas encore plus répandue. Et surtout, se demandant pourquoi ils-elles n'avaient pas vécu ce genre de pratiques quotidiennement durant leurs études. D'autres ont simplement avoué que cet exercice leur paraissait trop complexe, en tout cas pour le moment, mais qu'elles-ils avaient été heureux-ses de le vivre.

Quoi qu'il en soit, ce fut l'occasion de partage d'émotions, d'expression à travers divers supports, d'affirmations, de confirmations, de contradictions, de découverte de soi et des autres...

- Le groupe École
ecole@cemea.be

“

CETTE EXPÉRIENCE

FUT RICHE ET

INTÉRESSANTE BIEN

QU'IL FUT DIFFICILE

DE NOUS DÉTACHER

D'UNE COMPARAISON

AVEC LA FORMATION

INITIALEMENT PROPOSÉE

ET PEUT-ÊTRE

UN PEU IDÉALISÉE.

”





La formation de base Accueil Temps Libre : un espace d'émancipation et de valorisation

UNE FOIS PAR AN, AUTOUR DU CONGÉ DE DÉTENTE DE FÉVRIER-MARS, LES CEMÉA PROPOSENT UNE FORMATION DE BASE À DESTINATION DES PROFESSIONNEL-LE-S DE L'ACCUEIL TEMPS LIBRE : DIX JOURS EN RÉSIDENTIEL, QUI SE RÉPARTISSENT EN DEUX PÉRIODES DE CINQ JOURS, SÉPARÉES DE QUELQUES SEMAINES. LE CONTEXTE DE CETTE ANNÉE 2021 N'A PAS PERMIS QUE NOUS ORGANISONS CETTE ACTION, MAIS IL NOUS A TOUT DE MÊME PARU INTÉRESSANT DE SE PENCHER SUR CETTE DRÔLE DE FORMATION, QUI A UN PIED DANS LE SECTEUR JEUNESSE ET UN AUTRE DANS L'ACCUEIL TEMPS LIBRE.

Petit retour en arrière... En 2003, le décret ATL relatif à la coordination de l'accueil des enfants durant leur temps libre et au soutien de l'accueil extrascolaire est promulgué : il prévoit notamment l'obligation d'une formation initiale de 100 heures pour les professionnel-le-s travaillant dans ce secteur. Au-delà d'une exigence de durée minimale, quatre notions de base doivent y être abordées : la réflexion sur le rôle spécifique de l'accueillant-e, les techniques d'animation d'un groupe d'enfants, une certaine connaissance de l'enfant de 3 à 12 ans et enfin, la prise en considération des adultes qui entourent l'enfant (la famille, l'équipe éducative). Si cette formation permet aux actrices et acteurs de terrain d'acquérir un bagage de réflexions et de compétences

non négligeable, ce parcours est toutefois non qualifiant... ce qui peut engendrer parfois quelques frustrations pour les participant-e-s en quête d'un brevet.

Dans le groupe Accueil Temps Libre des CEMÉA, nous avons mené dès 2003-2004 une réflexion sur la meilleure manière d'organiser cette formation initiale, en répondant aux exigences de l'ONE, mais dans des modalités variées pouvant rencontrer les besoins, les attentes et les disponibilités du terrain. Elle est ainsi proposée sous trois formules différentes : soit 16 journées non résidentielles avec le même groupe de participant-e-s et la même équipe, soit quatre modules indépendants de 4 journées non résidentielles à agencer selon son choix, soit encore 10 jours de stage de base résidentiel, spécifiquement dédié aux professionnel-le-s : la fameuse « formation de base pour accueillant-e-s et animateurs-animatrices Temps Libre ».

Cette dernière formule nous a été inspirée du stage de base « libre » (entendez pour animateurs et animatrices volontaires), formation emblématique des CEMÉA, mise en place pratiquement depuis la création de notre mouvement. Dans le secteur Jeunesse, le stage de base constitue la première étape de la formation d'animatrice-animateur de centres de vacances, débouchant sur le brevet homologué par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Il nous a donc paru intéressant de proposer, dès 2004, une formule hybride mixant les deux dispositifs : une formation résidentielle de dix jours, répartie en deux périodes de 5 jours, qui permettrait aux professionnel-le-s de terrain de se mettre rapidement en conformité avec les attentes de formation initiale du décret ATL, tout en vivant la première étape de la formation brevetante.



DANS LE GROUPE ACCUEIL TEMPS LIBRE DES CEMÉA, NOUS AVONS MENÉ DÈS 2003-2004 UNE RÉFLEXION SUR LA MEILLEURE MANIÈRE D'ORGANISER CETTE FORMATION INITIALE, EN RÉPONDANT AUX EXIGENCES DE L'ONE, MAIS DANS DES MODALITÉS VARIÉES POUVANT RENCONTRER LES BESOINS, LES ATTENTES ET LES DISPONIBILITÉS DU TERRAIN.





Ainsi, selon les aspirations, les besoins ou les motivations de chaque participant-e, cette formation de base peut être une fin en soi ou une étape vers le brevet.

Cette double opportunité favorise la rencontre des publics de l'Accueil Temps Libre au sens large: s'y côtoient des accueillant-e-s extrascolaires, des animateurs et animatrices d'écoles de devoirs, de maisons de quartier, de plaines de va-

cances communales... qui vont durant dix jours partager leurs expériences et leurs pratiques de terrain, tout en vivant la richesse de la collectivité et des activités proposées.

De l'évaluation des équipes qui ont encadré cette action ces dernières années, «la formation de base ATL» est une action particulière, qui fait ainsi se côtoyer de jeunes animateurs-animatrices tout juste sorti-e-s de l'école et des

“

De l'évaluation des équipes qui ont encadré cette action ces dernières années, «la formation de base ATL» est une action particulière, qui fait ainsi se côtoyer de jeunes animateurs-animatrices tout juste sorti-e-s de l'école et des accueillant-e-s qui sont sur le terrain depuis parfois plus de vingt ans.

”

accueillant-e-s qui sont sur le terrain depuis parfois plus de vingt ans. Une formation qui provoque la rencontre entre professionnel-le-s agissant en milieu rural, dans les petites communes du fin fond de la province du Luxembourg, avec d'autres en provenance de communes bruxelloises très multiculturelles. Toutes et tous ayant comme point commun de travailler dans un secteur peu considéré et peu valorisé... En formation, plus que de toute autre chose, ces professionnel-le-s ont en effet besoin de prendre conscience de l'importance de leur mission éducative auprès des enfants et des familles. Les espaces de parole et les échanges de pratiques mis en place favorisent l'appropriation progressive des différents aspects de leur rôle, qui représente bien plus qu'un simple «entre-deux» entre la maison et l'école (pour l'accueil extrascolaire) ou qu'un quelconque «mode de garde» (pour les centres de vacances, les écoles de devoirs, les maisons de jeunes...).

Ce renforcement autour de l'estime de soi en formation participe de la construction d'une posture et d'une identité professionnelles fortes, qui contribue à son tour au développement d'une forme de culture institutionnelle plus affirmée autour de l'importance de l'Accueil Temps Libre. Car si les activités vécues durant la formation (les jeux, les chants, les rondes, les activités d'expression manuelle...) vont alimenter leur bagage d'animation, le plus important, pour les CEMÉA, est que ces professionnel-le-s retournent sur leur terrain avec une vision plus claire et plus assise de l'importance d'un accueil de qualité pour toutes et tous.

Qu'ils-elles repartent avec l'envie de prendre encore plus soin des enfants et des jeunes, dans cette vie trépidante que les adultes leur imposent.

● **Le groupe Accueil Temps Libre**
atl@cemea.be

La culture est à l'arrêt:

Le Festival «SOIF D'IDÉAL» a eu lieu, un choix politique des CEMÉA

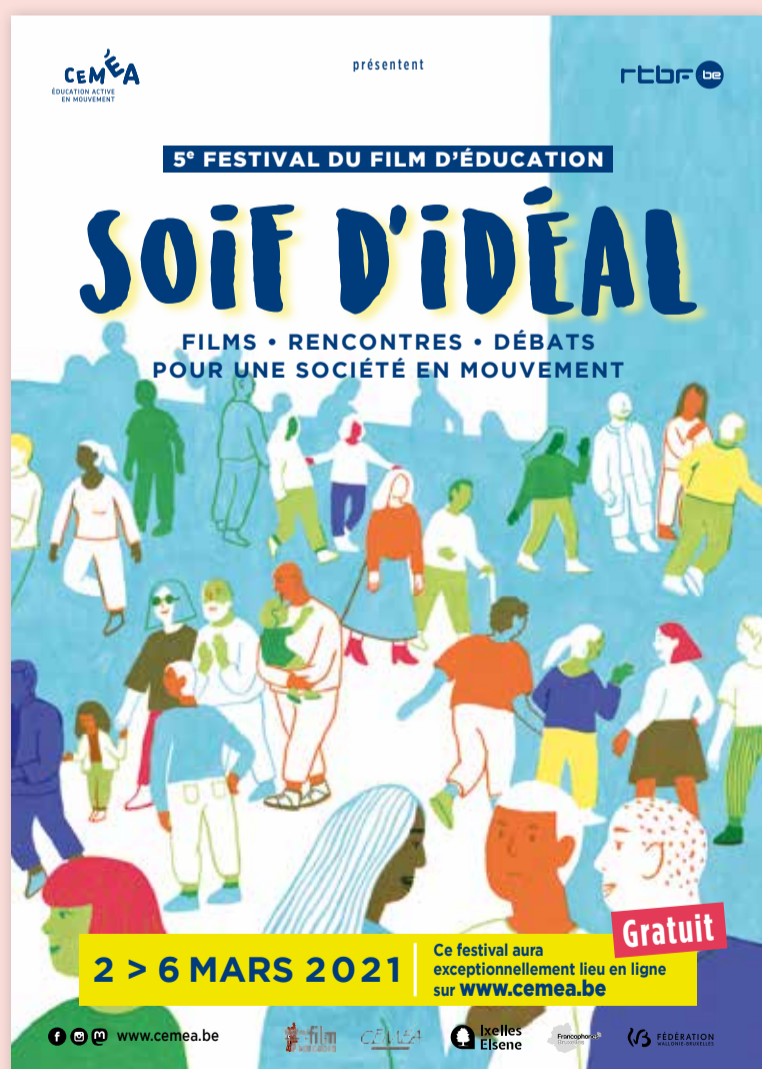


Illustration de
Mathilde Vandebussche
@mathilmeh

LE 13 MARS 2020, LE CONFINEMENT A MARQUÉ UN JOUR PLUS TÔT QUE PRÉVU LA FIN DE LA 4^E ÉDITION DE NOTRE FESTIVAL DU FILM D'ÉDUCATION. DEPUIS CE MOMENT, LA CULTURE N'A CESSÉ D'ÊTRE AU CENTRE DE NOS DÉBATS, DE NOS PRÉOCCUPATIONS AUX CEMÉA. ELLE EST LE SEUL SECTEUR QUI N'A JAMAIS PU RÉELLEMENT COMPLÈTEMENT REDÉMARRER DEPUIS CE SOIR DE L'AN PASSÉ OÙ NOUS FERMIONS LES PORTES DU THÉÂTRE MERCELIS BAINÉ DU BRUIT DES FÊTARD-E-S QUI AVAIENT ENVAHI LES RUES POUR UNE « DERNIÈRE » SORTIE AVANT LE CONFINEMENT. LA PLACE DE LA CULTURE DANS LA SOCIÉTÉ ET LES CHOIX POLITIQUES LA CONCERNANT L'ONT AMENÉE À SE RÉINVENTER, À TROUVER D'AUTRES MODES D'EXPRESSION, D'AUTRES MANIÈRES DE FAIRE, D'EXISTER... ET DE SURVIVRE. L'INVESTISSEMENT DU TERRAIN NUMÉRIQUE A NOTAMMENT PERMIS DE CONTINUER À PROPOSER ET PARTAGER DES MOMENTS DE CRÉATION ET DE CULTURE. COMME POUR CE FESTIVAL « SOIF D'IDÉAL » 2021, ORGANISÉ DU 2 AU 6 MARS DERNIER.

Depuis le début du confinement, en équipe, nous avons expérimenté et réfléchi à la notion de culture, à travers diverses activités. Nous avons ainsi constaté que les représentations pouvaient en être multiples: de la culture à l'agriculture ou au patrimoine, de ce qui touche aux loisirs, à la force politique ou au lien social. La culture recouvre finalement bien des champs. Nous nous sommes aussi réuni-e-s, à distance, autour d'œuvres culturelles (pièces de théâtre, conférence gesticulée, films...) qui nous ont mobilisé-e-s, voire ébranlé-e-s parfois.

Alors quand il s'est agi de préparer la 5^e édition du Festival du Film d'Éducation, une question s'est invitée dès les prémices d'une programmation 2021: «Et si notre présence dans le cocon du Théâtre Mercelis n'était pas possible cette année?» Comme tout le monde depuis mars 2020, nous avons d'abord pensé qu'il n'en serait rien. En mai-juin 2020, l'édition «à distance» n'était qu'une roue de secours que personne dans l'équipe n'imaginait utiliser un jour. Fin octobre, notre optimisme était déjà un peu moins au

“
Dans les tout premiers choix de cette cinquième édition, l'équipe du festival a décidé de lui trouver un nouveau nom: «SOIF D'IDÉAL». [...] Soif d'Idéal dans tous les secteurs, dans tous les lieux d'éducation.
”

rendez-vous. Et au fil des mois, une évidence s'est imposée: le festival se ferait en distanciel ou ne serait pas!

Dans les tout premiers choix de cette cinquième édition, l'équipe du festival a décidé de lui trouver un nouveau nom: «SOIF D'IDÉAL». Notre envie était aussi de dépasser le champ scolaire dans la façon dont nous pouvions être perçu-e-s. Pour





“

**AUX CEMÉA, NOUS AVONS
L'ENVIE DE POUVOIR DIRE DE
CERTAINES PUBLICATIONS,
DE CERTAINS ÉVÈNEMENTS
QUE LES IDÉES SE PARTAGENT ET
QU'ELLES NE SE VENDENT PAS.**

”

les CEMÉA, l'Éducation est une et de tous les instants. Elle ne se limite pas aux lieux formels d'éducation, ni aux seuls temps scolaires. En ce sens, la volonté du festival est de créer des situations propices à l'auto-formation. De créer du temps de cerveau disponible à la réflexion, à l'échange, aux dissensions. De comparer, confronter et mêler ses idées, de les exprimer, quitte à se planter. Ainsi, nous voulions un nom qui pouvait parler de toutes les catégories présentes

au festival depuis 2016: SOIF D'IDÉAL, bien sûr dans les luttes, à l'école, dans le secteur de la petite enfance, quand nous parlons d'éducation à l'égalité des genres, quand on échange autour de la santé mentale... SOIF D'IDÉAL dans tous les secteurs, dans tous les lieux d'éducation. Non pas comme une vision utopique de ce qui pourrait advenir de ces différents espaces, mais comme une vision politique de ce qu'ils pourraient tous être si d'autres aspirations en régissaient les fonctionnements.

Autre décision importante pour l'avenir du festival: dans une volonté de donner l'accès à la culture à tous et toutes et dans un choix politique d'ouverture au plus grand nombre, l'équipe des CEMÉA a décidé que le festival serait dorénavant une activité gratuite offerte par l'association et ce, qu'il ait lieu à distance ou en «vrai». Dans notre société capitaliste, la gratuité est souvent associée à la médiocrité: «Si c'est gratuit, ça ne doit pas être de qualité». Aux CEMÉA, nous avons l'envie de pouvoir dire de certaines publications, de certains événements que les idées se partagent et qu'elles ne se vendent pas.

Ces décisions prises, il nous fallait dès lors préparer un festival tout neuf, ainsi qu'une procédure pour pouvoir proposer films, échanges, débats... à distance. Nous avons voulu réaliser quelques tests «grandeur nature» pour éprouver notre dispositif. Une première projection du film «Dima Punk» en présence de Dominique Caubet, la réalisatrice, nous a montré qu'il était possible de garder une belle part de partage

d'émotions et d'émerveillement en visioconférence. Un deuxième rendez-vous, organisé avec le Collectif 21 et Point Culture autour du film «Volontaire!», en présence de son réalisateur Yves Dorme, nous a permis d'identifier quelques astuces pratiques et de confirmer nos choix techniques. Nous avons ensuite fait appel aux intervenant-e-s d'un film qui avait marqué l'équipe du festival en 2019: «Tous au Larzac». Le samedi 13 février, nous avons ainsi diffusé le film à distance, en présence de Christian Rouaud, le réalisateur. Ce troisième rendez-vous a permis de peaufiner les derniers éléments d'accueil du public et des intervenant-e-s, mais il a

aussi marqué le nouveau nom SOIF D'IDÉAL: l'échange sur le combat non-violent des paysan-ne-s du Larzac pour sauver leurs terres face aux velléités de l'armée française ne pouvait mieux illustrer cette soif d'idéal d'un collectif militant!

Ces premières projections, mises en bouche et préambules du Festival du Film d'Éducation SOIF D'IDÉAL nous ont montré qu'il est possible de faire des échanges en ligne, de rendre vivante l'expérience du distanciel, même si hélas nous avons dû aussi constater que nous devrions composer avec les barrières que peut représenter le numérique, en termes de matériel ou d'aisance de manipulation.

Cette cinquième édition du festival, ce fut donc:

Cinq journées de projection

•
11 films

•
11 échanges

•
17 intervenants et intervenantes

•
Plus de 600 participantes et participants

•
Des moments d'émotions, des partages mémorables...

Étonnamment, car l'omniprésence actuelle du numérique dans nos vies (télétravail, cours en ligne...) ne nous garantissait pas l'adhésion des spectatrices et spectateurs à une formule numérique, cette édition en ligne a attiré plus de monde que l'an dernier. Signe que le festival, malgré les embûches, continue de grandir, que la proposition de ce moment de croisement de regards, de réflexion collective autour de questions d'éducation et de société, continue de faire écho, petit à petit, de plus en plus loin.

“

Nous avons également profité de l'occasion pour nous essayer à la webradio, échos du festival et plateforme de discussion.

”

Le plus parlant est d'entendre ce que les participant-e-s ont à en dire. Durant le festival, nous avons en effet proposé un livre d'or virtuel, éditeur de texte collaboratif, que les personnes pouvaient agrémenter de leurs coups de gueule, leurs coups de cœurs ou autres remarques.



Quelques extraits tirés
du Livre d'or:

« Merci pour l'organisation de ce festival. Ça continue malgré les circonstances et ça fait vraiment plaisir!! Bravo aussi pour ce film, qui traite de questions difficiles avec beaucoup de pudeur et de délicatesse. Ça a vraiment fait écho chez moi! Belle continuation! »

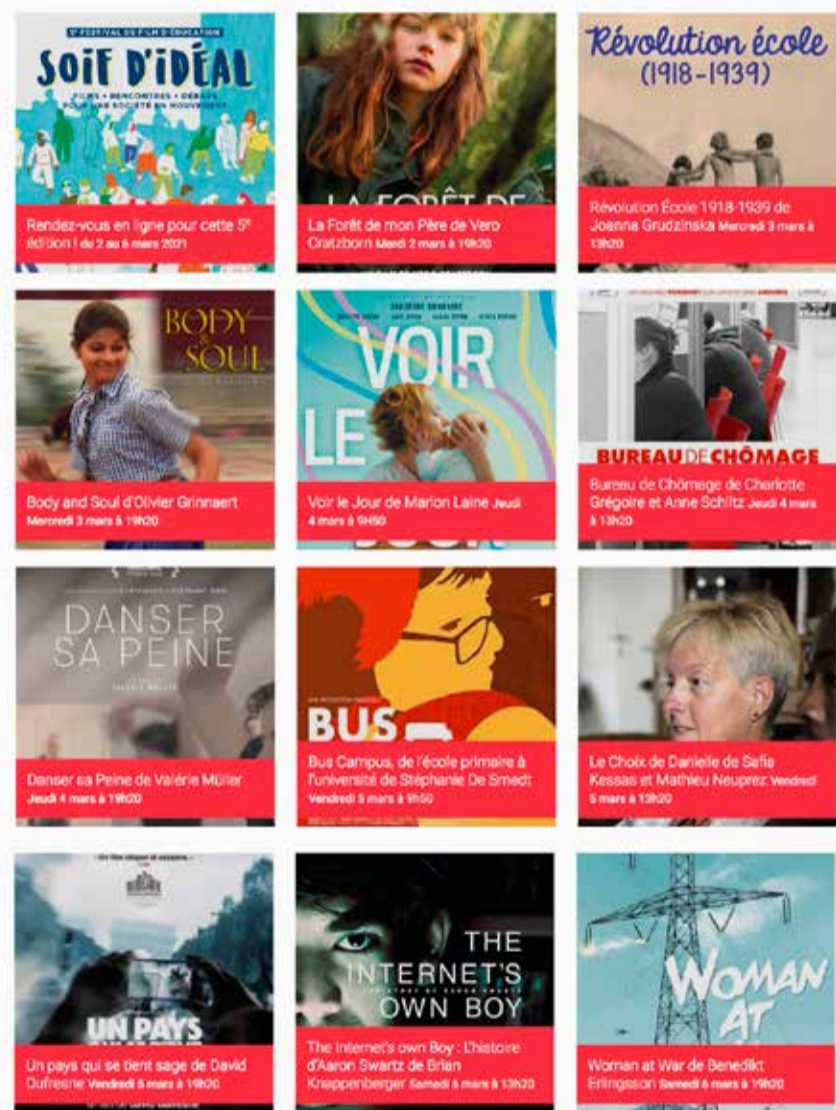
« Merci, merci pour ces films, autre chose que Netflix et tutti quanti, et puis des débats, très chouettes paroles vécues. »

« Merci! Stimulante initiative et débats intéressants! »

« Film fort, touchant et humain, avec un souffle de liberté. Merci pour ce moment de partage intense. Cette rencontre. »

« Tout simplement bouleversant! Bravo à la réalisatrice et merci au Festival d'avoir donné l'opportunité de voir ce film. J'ai également beaucoup apprécié les échanges et éclairages qui s'en sont suivis. Et j'ai pris note de toutes les recommandations échangées sur le chat:-) »

« Merci beaucoup pour cette belle soirée. Les CEMÉA continuent à me faire réfléchir sur ce qui fait société. Avec la bienveillance et la qualité qui caractérisent toujours leurs animations! Bravo pour cette édition originale et à l'année prochaine. »



>> Aperçu de la programmation 2021, tirée du site des CEMÉA, www.cemea.be Rubrique Festival du Film d'Éducation - SOIF D'IDÉAL

Nous avons également profité de l'occasion pour nous essayer à la webradio, échos du festival et plateforme de discussion. Nous en ressortons les yeux bouffis d'heures passées à regarder nos écrans, mais avec des étincelles dans le regard: l'expérience s'est montrée positive.

Des débats et des désaccords, nous en avons eus. Certes, le virtuel ne remplacera jamais le réel: nous avons bien vu la différence entre le fait d'être assis-e-s, de se voir pour échanger ou d'être chacun-e derrière nos écrans. Néanmoins, nous gardons de ces moments un souvenir précieux. Des envies d'idéal, de luttes et de joie. Notre soif est infinie.

● L'équipe Festival festival@cemea.be

Témoignage d'une participante

“

Les CEMÉA relèvent le défi d'un Festival du Film d'Éducation en distanciel et, pour le coup, la distance n'était pas au rendez-vous. Ils parviennent malgré les conditions à rassembler celles nécessaires pour créer du commun.

Par exemple, en proposant avant la projection un temps d'accueil, occasion de se rencontrer brièvement, de mettre un visage sur les voix avec qui nous discuterons une fois le film terminé. Mais également en donnant à chacun-e les moyens techniques d'interagir, en décrivant simplement les opérations nécessaires à la prise de parole, orale ou écrite, afin que chacun-e, peu importe sa maîtrise des outils, puisse porter sa voix dans le débat. C'est aussi le moment de l'invitation à partager ses conceptions préalables et ses questionnements, avant d'être confronté-e au contenu.

Une fois le film terminé, on se retrouve dans notre pièce commune, le temps venu des échanges et partages d'émotions, d'idées, de questions. Sur la proposition d'une animatrice, «on commence tout de suite avec la deuxième question, vu que la première c'est toujours plus compliqué».

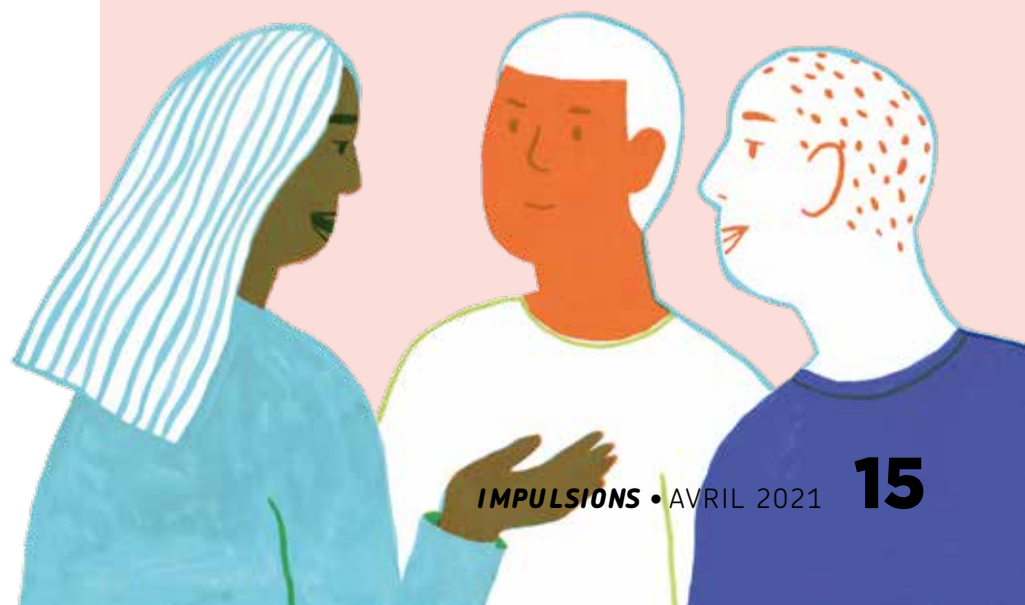
Cette proposition simple mais efficace représente bien l'ambiance chaleureuse et décontractée qui nous accueille. On ne ressent pas la tension technique ou temporelle, souvent présente dans ce genre de webinaire: ici le temps est au présent. Les différent-e-s membres des CEMÉA montrent une vraie disponibilité, à la fois dans leur écoute (les propos partagés sont parfois détricotés de façon à en éclairer les enjeux, à faire rebondir la balle chez un-e intervenant-e) et à la fois dans la gestion du temps, après lequel ils-elles ne courent pas.

La présence des intervenant-e-s est précieuse, on apprend les coulisses du film, on approfondit les enjeux pédagogiques qu'ils soulèvent, mais toujours notre parole est la bienvenue. Témoignages, ressentis et expertises se mélangent sans hiérarchie.

Bref, on attend la prochaine saison avec impatience, parce que la soif d'idéal est une soif qui ne se tarit pas!

Maëlle Kahan

”





Formation de base à l'animation : à la rencontre du réel essentiel



AUX CEMÉA, NOUS PROPOSONS DEPUIS LONGTEMPS, UNE FORMATION EN 4 ÉTAPES QUI DÉBOUCHE SUR L'OBTENTION DU BREVET D'ANIMATEUR-ANIMATRICE EN CENTRES DE VACANCES.

CE PARCOURS VISE À LA FOIS, L'ACQUISITION DE COMPÉTENCES, LA PRATIQUE D'ACTIVITÉS ET LA GESTION DE GROUPES, MAIS C'EST AUSSI UNE FORMATION PLUS PERSONNELLE. LA FORMATION DE BASE EN EST LA 1^{ÈRE} ÉTAPE.



Illustration de Mathilde Vandebussche@mathilmeh

Entrer en contact, s'exposer, découvrir l'altérité, s'associer, se confronter, négocier, co-construire, organiser, partager, prendre du plaisir... autant d'actions qui trouvent leur expression la plus fine, la plus complète - et donc la plus riche - dans la relation interpersonnelle du monde réel.

L'organisation de l'une ou l'autre formation des CEMÉA en mode numérique aura d'ailleurs suffi à poser le constat de la dissolution, voire de la disparition d'une partie de cette richesse. Il faut dire que la temporalité des actions en distanciel et celle de nos formations traditionnelles n'est pas du tout la même. C'est ainsi par exemple que les temps informels, créateurs d'espaces de vie « en coulisses », de repos, de rêverie, de rencontre, de régulation... n'y ont plus d'existence. À l'inverse, si l'on considère spécifiquement notre formation de base à l'animation (ou stage de base), en plus de sa durée de 8 ou 10 jours, son organisation en mode résidentiel la rend inégalable. Le déploiement de l'ensemble des dimensions de la relation aux autres y est en effet une réalité tangible. Le résidentiel peut en quelque sorte être vu comme une caisse de résonance des interactions entre individus, leur permettant de s'engager d'une manière plus prégnante dans la formation.

La situation pandémique que nous traversons nous révèle avec force toute l'importance du collectif et de la solidarité qui peut en résulter. Mais vivre collectivement, ça s'apprend. Crier sans conteste que nous sommes des êtres sociaux ne doit pas nous dispenser de la réflexion sur ce qu'est « faire société ». En somme, comment créer et pourquoi promouvoir du collectif ? C'est là que nos stages de base en résidentiel entrent en jeu !

Si les objectifs explicites d'une quelconque formation de base à l'animation sont, sans surprise, l'acquisition de savoir-faire et de savoir-être pour l'animation en centres de vacances, la méthodologie des CEMÉA fait de cet espace-temps un véritable laboratoire de la vie d'individus en micro-société. Elle crée les conditions pour accéder à l'expérimentation. Concrètement, nous pouvons relever l'incontournable expérience faite de la vie en collectivité (organisation de services, moments de communication et de régulation en plénière...) et aussi en plus petites structures fixes appelées « groupes de vie » (prendre une place, reconnaître celle des autres, construire ensemble...). Le stage peut, sous cet angle, être considéré comme un lieu de formation à la controverse. L'exercice de prendre la parole au sein d'un groupe, de prendre position, d'effectuer des choix et de prendre des responsabilités est ainsi récurrent. Ces apprentissages sont fondamentaux pour bâtir une société plus égalitaire, non-discriminante. La découverte de soi dans toutes ses dimensions est aussi rendue possible au travers de la participation à des activités individuelles ou de groupes (ateliers d'expression et de construction, chants et rondes, jeux...), mais également pendant les temps personnels.

L'ensemble du projet est soutenu par le travail d'une équipe éducative attentive à l'évolution du groupe, aux besoins et aux envies des personnes, ainsi qu'à la reconnaissance de leurs désirs. Construisant de ce fait le programme au fur et à mesure, opérant des ajustements et restant résolument centrée sur le bien-être collectif et



L'ENSEMBLE DU PROJET EST SOUTENU PAR LE TRAVAIL D'UNE ÉQUIPE ÉDUCATIVE ATTENTIVE À L'ÉVOLUTION DU GROUPE, AUX BESOINS ET AUX ENVIES DES PERSONNES, AINSI QU'À LA RECONNAISSANCE DE LEURS DÉSIRES.



“

Si les objectifs explicites d'une quelconque formation de base à l'animation sont, sans surprise, l'acquisition de savoir-faire et de savoir-être pour l'animation en centres de vacances, la méthodologie des CEMÉA fait de cet espace-temps un véritable laboratoire de la vie d'individus en micro-société.

”



l'épanouissement de chacun-e dans son individualité, l'équipe fait le pari d'une transposition ultérieure de ces vécus intimes auprès du public des centres de vacances. Dans le cadre des stages de base, vivre différentes expériences est source de plaisir, mais également de confrontation, individuellement ou en groupe, et pouvoir ensuite décrire et partager son ressenti, constitue un préalable essentiel à cette transposition.

Actuellement, dans nos espaces de formation à l'animation, nous comptons bon nombre de futur-e-s animateurs et animatrices qui s'inscrivent par le biais d'institutions-partenaires (associations, centres de jeunes, communes, CPAS, services ALE...) majoritairement bruxelloises, émanant notamment d'anciens projets de cohésion sociale. Par ailleurs, les liens forts avec le CLA (Centre de Loisirs Actifs) de la ville d'Ottignies Louvain-La-Neuve participent à la diversité de notre public. Si nous nous réjouissons d'avoir la possibilité de soutenir ces différentes structures et, de cette manière, de participer à la qualité de l'accueil des enfants en centres de vacances, il nous semble essentiel d'accueillir un public aussi varié que possible en formation afin que les rencontres et les échanges entre les personnes puissent être riches. Il s'agit donc d'obtenir une plus grande hétérogénéité, d'une part au niveau de la provenance géographique des personnes, d'autre part au niveau

de la nature du projet porté par celles-ci (professionnel, personnel, autre).

L'objectif de toucher le tout jeune public fait également partie de nos préoccupations. Partir à l'aventure, faire des rencontres, prendre du plaisir... et peut-être ensuite s'engager dans le volontariat en animation de jeunesse, autant de manières de répondre au besoin des jeunes de se trouver. Et dans le contexte actuel de défigement du lien social, de perte de repères et de sens, ne serait-ce pas une piste pour toutes et tous de renouer avec le monde qui les entoure, de se mettre en chemin vers demain ?

Nous planchons donc sur une campagne de communication destinée aux plus jeunes, les adolescent-e-s à partir de 16 ans. Concrètement, des affiches, flyers, nouveaux visuels pour notre site, capsules vidéo / sonores pour alimenter les réseaux sociaux, sont en cours d'élaboration par une équipe élargie de la COM des CEMÉA.

Tout devrait être prêt pour la rentrée de septembre et cette campagne accompagnera notre brochure de formation 2021-2022! Nous vous en reparlons donc très bientôt!

- **L'équipe Formation à l'Animation**
formation-animation@cemea.be

Clôturer la formation d'animateur-animatrice en « visio » ou comment créer un espace d'entraînement à l'éducation active, vaille que vaille...

À L'AUTOMNE 2020, ALORS QUE NOUS AVIONS VÉCU LA RÉOUVERTURE DE NOS CENTRES DE VACANCES ET LA REPRISE DE NOS ACTIVITÉS DURANT L'ÉTÉ, DEVOIR PROPOSER DES ESPACES DE FORMATION, À DISTANCE, VIA DES OUTILS NUMÉRIQUES, NOUS SEMBLAIT DIFFICILE À ENVISAGER.





LE RÉSIDENTIEL FAIT

PARTIE DE NOTRE

ADN : IL EST L'UN

DES FONDEMENTS

DE NOS PRATIQUES

DE L'ÉDUCATION

ACTIVE. PAS DE

DOUTE À CE SUJET.



Pour nous, formatrices et formateurs des CEMÉA, s'entraîner à la vie collective, se questionner sur son rapport aux autres, pratiquer des activités et en discuter ensuite, s'essayer, rater parfois, recommencer, prendre des risques mesurés, prendre des risques tout court, tout cela n'a de sens qu'en présentiel. Parce que les relations humaines se tissent à travers les corps, les sensations, l'expérience, l'émotion, les paroles échangées, le langage du corps: la liste des bénéfiques est longue. Le résidentiel fait partie de notre ADN: il est l'un des fondements de nos pratiques de l'éducation active. Pas de doute à ce sujet.

Nous attendions donc que ce satané virus s'endorme et disparaisse de nos vies, afin que les formations puissent reprendre. Nous avons attendu, avec patience et détermination. Nous pensions que cela serait l'affaire de quelques semaines. Accroché-e-s aux communications du gouvernement, nous attendions. Au lieu de s'apaiser, la situation a pris de l'ampleur. Nous attendions toujours. La seconde vague s'est amorcée et avec elle des mesures inchangées. Aucune perspective tangible pour l'hiver. Nous ne pouvions plus détourner le regard de cette évidence: la crise sanitaire allait se prolonger.

Les formations ayant été annulées ou reportées en cascade, nous avons laissé des dizaines d'animateurs et d'animatrices en cours de formation dans l'attente d'un redémarrage prochain. Début novembre, il a fallu se repositionner et considérer les possibilités de reprise, même les plus timides. Nous nous devons de proposer un espace formatif à certaines personnes qui témoignaient d'une nécessité professionnelle de clôturer leur parcours.

D'autres étaient tout simplement désireuses de le faire pour avancer. Entre-temps, plusieurs formatrices et formateurs avaient acquis une bonne expertise des outils numériques et parvenaient à entrevoir des pistes d'action en distanciel. Nous y sommes donc allé-e-s. En décembre 2020, 15 personnes ont pu terminer leur formation; en février 2021, nous en avons qualifié 18.

Les formatrices de la Qualification (4^e étape de la formation animateur-animatrice de centres de vacances) de décembre 2020 déclaraient alors: «*Un exercice épuisant nerveusement et physiquement, déstabilisant, frustrant, instructif et surprenant. Nous avons tenté d'offrir les meilleures conditions possibles aux participant-e-s, mais nous espérons que cette expérience ne devienne pas la norme.*»

Un travail important de préparation a été nécessaire pour maîtriser les outils numériques adéquats. Il a aussi fallu transposer les contenus et nos méthodes de formation à la réalité du confinement et du numérique. Comment mettre les esprits et les corps au travail? Comment remobiliser les animateurs et les animatrices au travers d'un écran? Comment retisser du lien et susciter des échanges formatifs? Nous nous sommes appuyées sur nos pratiques en essayant de rester le plus à l'écoute possible des besoins des participant-e-s, notamment en termes de rythme. Un travail permanent d'observation a dû être opéré afin de percevoir les signes d'essoufflement ou de lassitude. L'accompagnement individualisé, l'interpellation de l'un-e ou l'autre participant-e, ont été beaucoup moins aisés, et peut-être même, n'ont pas pu se faire suffisamment. Téléphoner



Source: chris-montgomery sur unsplash

durant un moment de pause à un-e stagiaire pour savoir comment cela se passe pour elle ou lui n'a de surcroît pas le même effet que de discuter avec la personne face à face, dans un temps informel, au moment le plus opportun.

Sur un autre plan, des problèmes techniques ont régulièrement entravé le temps de formation, nous rappelant que nous étions physiquement éloigné-e-s les un-e-s des autres: une connexion qui perd en stabilité, un micro qui se coupe, une image qui se fige... Le groupe a dû par moments «faire avec» et attendre. Les personnes ont dû garder patience et courage, devant parfois «relancer leur machine» ou quitter la plateforme puis y revenir, alors même que nous avons pris le temps de voir avec chacun-e si le matériel à disposition était adéquat pour pouvoir prendre une part active à la formation. Les téléphones ont chauffé, les doigts ont pianoté sur les claviers avec des «SOS», «*Cela ne fonctionne pas!*»,





«Je ne vous entends pas»... Nos nerfs ont été mis à rude épreuve. Évidemment, tout est plus simple lorsque l'on possède un ordinateur performant, une connexion internet XXL, un super casque audio et une grande habitation dans laquelle on peut trouver un espace au calme, loin de l'agitation de la vie de famille. Cette expérience nous montre ainsi combien la formation en mode numérique est susceptible de créer un écart important entre les personnes. Elle identifie indéniablement ceux-celles qui «ont» parmi celles-ceux «qui ont moins» ou «qui n'ont pas». Cela nous dit aussi à quel point les formations en distanciel ont leurs limites et qu'elles ne pourront pas de si tôt remplacer les formations en résidentiel qui nous sont si chères.

Heureusement, s'agissant d'une fin de parcours, les personnes avaient de ce fait un bon bagage et du vécu de formation en présentiel. Cela nous a permis de nous appuyer sur la culture commune des CEMÉA. Par ailleurs, certain-e-s se connaissaient déjà du stage de base ou s'étaient rencontré-e-s lors d'un approfondissement. Cela a donc facilité les échanges en dépit du «mode visio». Et puis, nous avons pu compter sur l'engagement, la motivation et la bienveillance des participant-e-s. Les personnes étaient contentes de se retrouver; des moments de rire et de plaisir ont pu se vivre malgré tout.

De ces deux expériences de formation en mode numérique, voici quelques témoignages de participant-e-s au départ des propositions suivantes :

- Moi qui viens de vivre une formation en mode numérique, j'ai envie de dire ...

- Cette formation m'a permis de ...

- Cette formation m'a empêché de ...

«J'ai envie de dire que malgré la distance, je me suis bien amusé et les animatrices nous ont gardé en mouvement afin d'éviter un "décrochage de formation". Cette formation m'a permis de mieux comprendre le rôle de l'animateur. Elle m'a empêché de vivre 100% de l'esprit des CEMÉA dont je suis très joyeux de le vivre en vrai... Comme un vrai enfant.»

«J'ai envie de dire que cela est assez original, car nous n'avons pas la présence physique des autres partici-

pant-e-s, mais que l'ambiance générale du groupe de vie est toujours au rendez-vous, même en numérique. Cette formation m'a permis d'apprendre que même en ligne, j'apprends toujours aussi bien. Je trouve que cela m'a permis d'être plus libre dans mes créations et de prendre conscience librement. Elle m'a empêché de ne pas pouvoir faire un peu plus connaissance et d'avoir une relation amicale avec les autres participant-e-s, même si en ligne on s'entendait bien, mais je n'ai pas vraiment ressenti cette connexion comme la formation en présentiel.»

«Elle m'a empêché de vivre la collectivité, de partager des espaces et des expériences que je trouve fondamentales en formation (mais aussi dans la vie), de rencontrer la corporalité des autres, chanter, jouer, avoir des tensions et les résoudre (ou pas). Le virtuel change les temps et la façon de se relationner, les bugs mais aussi la structure même de l'outil nous contraignent à des relations faussées, appauvries et dérangées par la lenteur de la connexion. C'est comme une vie en 2 dimensions, c'est vivable, mais la 3^e me manque énormément.»



Nous nous sommes appuyées sur nos pratiques en essayant de rester le plus à l'écoute possible des besoins des participant-e-s, notamment en termes de rythme.



«J'ai envie de dire que même si c'était à distance, il y avait toujours le temps de voir de nouvelles choses, d'entendre les avis des autres, tout était toujours très bien organisé. Cette formation m'a permis de découvrir de nouveaux moyens pour apprendre, de nouvelles approches, mais aussi au niveau des bricolages de pouvoir innover avec des objets qu'on utilise tous les jours, leur trouver une nouvelle utilité. Elle m'a empêché d'être totalement immergé dans les réflexions, à la maison nous avons la famille et autres, de plus, être concentré toute la journée sur l'ordinateur peut être difficile aussi.»

«Cette formation CEMÉA en mode numérique m'a permis d'apprendre, expérimenter, discuter et rencontrer dans les meilleures conditions possibles en ce moment. C'était un moment riche et amusant, agréable et surprenant pour quelqu'un qui n'a pas un très bon rapport avec les visioconférences. Ça m'a permis de jouer, de dessiner, de créer, mais aussi de mettre en question mes opinions, d'échanger avec d'autres et de construire ensemble. Ça m'a permis aussi de découvrir des activités et des potentialités inattendues du numérique. J'ai découvert même à travers des écrans, qu'on peut être actifs et actives, qu'on peut intégrer le numérique et le réel, le papier et les pixels, les balades et le fauteuil pour rendre plus intéressant, plus riche et plus physique ce temps qui nous contraint au virtuel.»

«Moi qui viens de vivre une formation CEMÉA en mode numérique, j'ai envie de dire... j'espère qu'on reviendra à la vie physique et pleine de rassemblements le plus vite possible. J'ai envie de partager des espaces, me rapprocher ou m'éloigner, ne plus passer mes journées sur une chaise, changer de lieu, rencontrer des inconnus, expérimenter des situations inattendues, passer un ballon, mélanger ma voix avec celle des autres... Cette formation m'a étonné positivement, c'était vraiment bien pensé et c'est peut être ça qui me rend encore plus convaincu de la nécessité de revenir au physique: même en utilisant au maximum les potentialités du virtuel, une formation en présence est extrêmement plus riche.»

Ces deux formations de qualification menées en distanciel attestent qu'il est possible de proposer des espaces d'éducation active de cette manière. Cela implique un gros travail en amont et encore plus d'écoute et d'attention de la part de l'équipe au moment même. Cela demande aussi, plus que jamais, de pouvoir s'adapter et réajuster les activités proposées en fonction du groupe. D'autres contenus peuvent alors s'envisager dans le cadre de la formation continuée, mais le mode numérique ne pourra pas remplacer le stage de base en résidentiel de si tôt!

● **Le groupe Formation à l'Animation**
formation-animation@cemea.be





Lorsque que je m'improvise animatrice radio...

DEPUIS PEU, LES CEMÉA ONT LEUR PROPRE WEBRADIO ET PROPOSENT DIFFÉRENTES ÉMISSIONS EN DIRECT OU EN PODCAST. HÉLÈNE, MEMBRE DU GROUPE ÉCOLE REVIENT SUR SA PREMIÈRE EXPÉRIENCE EN TANT QU'ANIMATRICE RADIO.



Source : naadir-shahul sur unsplash

“

JUSQUE-LÀ, TOUT VA BIEN. LE TEMPS FILE À TOUTE VITESSE, IL EST DÉJÀ L'HEURE DE DÉMARRER L'ÉMISSION. LE STRESS, QUI AVAIT ÉTÉ PLUTÔT DISCRET, SE FAIT DE PLUS EN PLUS OPPRESSANT... 3,2,1, C'EST PARTI!

”

9 décembre – Jour-6: Réunion avec Catherine, Alain, Laura et Timothée, tous et toutes membres du groupe École, pour préparer la Webradio du mois de décembre 2020, qui a pour titre « Comment rattraper le retard accumulé ? ». Toujours en confinement, nous nous retrouvons afin de préparer la trame de l'émission à travers nos écrans. Nous prévoyons quatre questions principales pour le jour J. C'est notre deuxième émission liée à nos chroniques mensuelles et nous voyons désormais à quoi elle doit ressembler. Après ma première participation en tant qu'animatrice du PAD (éditeur de texte collaboratif en ligne) et relayeuse des questions des auditeurs et auditrices, je me sens un peu plus en confiance. L'envie d'expérimenter la place d'animatrice, occupée par Timothée lors de la première émission, est bien présente. Je me sens un peu emportée et, en même temps, un peu angoissée. Timothée avait plutôt bien géré l'affaire, il faut que je sois à la hauteur. Mais tant pis, je me lance. Cette fois-ci, je serai l'animatrice. De toute manière, je ne me sens pas encore assez à l'aise pour affirmer des choses en tant qu'intervenante, il ne reste pas tant de possibilités. Et puis, quoiqu'il arrive, cette expérience m'apprendra des choses et me permettra de développer de nouvelles compétences. Laura et Alain parleront pour le groupe École. Alain aura, comme à son habitude, la technique en charge et Catherine animera le PAD. Notre invité sera Sylvain Connac, enseignant-chercheur en sciences de l'éducation à l'université Paul-Valéry de Montpellier et auteur de plusieurs ouvrages sur l'éducation. Autant dire que c'est quelqu'un d'un peu impressionnant pour la jeune formatrice que je suis ! Je suis plutôt enthousiaste à l'idée de pouvoir le rencontrer, même en distanciel, de discuter avec lui et d'entendre ses réponses, bien qu'un peu intimidée.

15 décembre – Jour J: Il est 19h30, nous nous sommes donné-e-s rendez-vous 30 minutes avant le début de l'émission afin de vérifier les conditions techniques d'une émission en distanciel. Depuis 19h, mon impatience commence à être ostensible et je ne cesse de regarder ma montre. Sylvain et Alain sont déjà présents à mon arrivée. Ils se connaissent et ont eu l'occasion de discuter ensemble à plusieurs reprises. Pour ma part, c'est la première fois que je le rencontre, même si j'ai l'impression de le connaître un peu à travers le film « Plaisir d'apprendre », dans lequel il est filmé avec sa classe. Catherine et Laura sont également avec nous. Les présentations sont faites et l'ambiance est bon enfant. Heureusement que je connais mes collègues des CEMÉA, car le distanciel rend la pratique peu confortable. Il est, d'un côté, agréable de pouvoir être à la maison, de l'autre, être tous et toutes assis-es autour de la même table me permettrait de me sentir plus détendue. J'ai peur de faire des gaffes techniques et il est impossible de regarder les gens dans les yeux pour réguler les interventions. Cet exercice me semble maintenant bien difficile!

Heureusement, Sylvain est assez détendu et enjoué à l'idée de participer. Sa douceur et sa gentillesse me rassurent. Et puis, son accent du Sud et son humour mettent un peu de soleil en ce sombre mois de décembre.

Je me suis bien installée à la table de la salle à manger. D'un côté, mon ordi professionnel avec lequel je suis connectée à la visio-conférence et de l'autre mon ordi perso, avec les questions que nous avons préparées et la trame du texte que j'ai prévu de dire en introduction. Pourvu que je ne dise pas de bêtises. Jusque-là, tout va bien. Le temps file à toute vitesse, il est déjà l'heure de démarrer l'émission. Le stress, qui avait été plutôt discret, se fait de plus en plus oppressant... 3,2,1, c'est parti ! Ma voix vacille, quelques balbutiements... Mon cœur bat à cent à l'heure, mais je suis lancée... Vivement que je donne la parole à Sylvain, notre premier intervenant ! Dans ma tête, beaucoup de questions et d'injonctions ! Comment passe ma voix ? Entend-t-on que je suis si stressée ? Et pourquoi le suis-je d'ailleurs ? Il n'y a rien en jeu pour moi... Il faut que je sois bien attentive à ce qu'ils-elles vont dire pour pouvoir rebondir... La parole est fluide entre Laura, Alain et Sylvain. Chacun-e semble se sentir à l'aise et intervient pour réagir aux propos de l'un-l'autre et pas uniquement pour répondre aux questions que je leur pose. Je tente de reformuler leurs interventions, mais je reste toujours bien focus sur la trame préparée ensemble. J'aimerais pouvoir arriver à m'en détacher un peu plus. Pour le moment, j'en ai toujours besoin, même si je commence à sentir que je me détends. Tout roule. Et voilà le moment tant attendu. Je rebondis sur le discours de Sylvain, me permettant de lancer la question suivante. Je me sens mieux et un peu rassurée. Je peux y arriver. L'émission suit son cours. Catherine intervient avec les questions des auditeurs et auditrices, je reste bien attentive à ce qui est dit pour éviter des doublons dans mes prochaines questions. Ensuite, vient la pause musicale qui nous permet de faire un break et m'accorde un nouveau souffle. Ce moment est aussi l'occasion d'ajuster la suite de la conduite. Il va falloir que je m'en détache. Tout doucement, nous arrivons au terme de l'émission qui m'amène, avec un peu de cafouillage, à rebondir sur une métaphore que Sylvain nous a proposée : « Continuer à être des jardiniers pour faire pousser les salades en biodynamie. » Je suis assez fière de moi. Mon nouveau compagnon, le stress, m'aura chaperonné jusqu'à la fin de cette émission, mais me donne tout de même cette curieuse envie de retenter ma chance, avec cette fois, beaucoup plus d'assurance... Enfin, j'espère !

● **Hélène pour le groupe École**
ecole@cemea.be

Pour lire notre chronique « Comment rattraper tout le retard accumulé » et toutes les autres, rendez-vous sur notre site www.cemea.be, Rubrique **Ressources & outils**, mot-clé **Chronique École**.

Pour écouter nos podcasts, il suffit de cocher le mot-clé **Webradio**.

Le poids de la crise dans les milieux d'accueil de la Petite Enfance

LA CRISE DU COVID-19 A EU UN IMPACT CONSIDÉRABLE SUR BEAUCOUP DE PERSONNES, QUI SE SONT PARFOIS SENTIES BIEN DÉMUNIES. LES LIEUX D'ACCUEIL N'ONT PAS ÉTÉ ÉPARGNÉS ! UN SENTIMENT D'ÊTRE ABANDONNÉ-E-S À SON PROPRE SORT A ÉTÉ RESENTI DE MANIÈRE ASSEZ GÉNÉRALE ET LE PERSONNEL A DÛ FAIRE PREUVE D'ÉNERGIE ET DE CRÉATIVITÉ POUR MAINTENIR MALGRÉ TOUT UN ACCUEIL DE QUALITÉ POUR LES ENFANTS ET LEURS PARENTS. IL A FALLU COMPOSER AVEC LA RÉALITÉ DU MOMENT ET CE QU'IL EN RESSORT EST PARFOIS SURPRENANT !

Dès le premier confinement, en mars 2020, le groupe Petite Enfance des CEMÉA a proposé son soutien aux milieux d'accueil, à distance. Il s'agissait d'offrir une écoute active à ce que vivaient les professionnel-le-s de l'accueil en collectivité, d'apporter notre regard plus extérieur et de réfléchir à cette situation inédite avec eux-elles. Peu de demandes nous sont cependant parvenues et pour cause ! Les équipes et les directions étaient en effet davantage préoccupées, à ce moment-là, par bien d'autres enjeux et mobilisées pour gérer l'urgence. Beaucoup de lieux d'accueil étaient, de surcroît, mal équipés pour que cet accompagnement à distance puisse se réaliser dans de bonnes conditions. Mais les personnes qui ont tout de même profité de cette forme particulière d'accompagnement ont exprimé des bénéfices immédiats. Cela leur a permis une prise de recul sur la situation, une « pause » dans un quotidien particulièrement insécurisant. Cette prise de hauteur a, par exemple, aidé certaines équipes à ré-enclencher un processus de réunions d'équipes plus formelles afin d'ajuster les pratiques et à re-définir les règles communes du milieu d'accueil.

Lors du « déconfinement d'été » 2020, un groupe de responsables a souhaité continuer l'accompagnement entamé avec les CEMÉA, malgré l'état de fatigue ressenti face au travail intense et difficile des mois précédents, et en dépit du découragement face aux injonctions paradoxales reçues des autorités. L'utilité et le bien-fondé de ces rencontres ont une nouvelle fois été soulignés ! Déposer un vécu éprouvant et échanger sur les réalités de chacun-e a été largement apprécié. Parmi les difficultés exprimées par les responsables, les questions liées aux absences dans les équipes, aux émotions du personnel (peurs, malaises, tensions) ainsi qu'aux relations parfois tendues avec certains parents (non-respect des protocoles sanitaires, nervosité, voire agressivité) étaient largement partagées, mais heureusement contrebalancées par des élans de solidarité au sein des équipes, un sentiment d'appartenance du personnel au milieu d'accueil, des parents soutenant et compréhensifs.



Source : Juan-encalada sur Unsplash

Séjours et Plainnes de vacances

DES VRAIES VACANCES QUI FONT GRANDIR

Enfants dès 3 ans

Enfants en situation de handicap

Jeunes de 13 à 16 ans





Editeur resp.: G. Carly - CEMÉA - SJ - asbl n°0420.499.552 - rue de Sluse, 8 - 4000 Liège - Photos: CEMÉA © - Illustrations: Mathilde Vandebussche / @Mathhimeh

Les CEMÉA-SJ bénéficient du soutien
de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
de la Région Wallonne, de Liège
Province Culture, de la Ville de Liège,
de l'Office de la Naissance et
de l'Enfance et du FOREM.



www.cemea.be

CEMÉA Belgique   

“

Cela leur a permis une prise de recul sur la situation, une « pause » dans un quotidien particulièrement insécurisant. Cette prise de hauteur a, par exemple, aidé certaines équipes à ré-enclencher un processus de réunions d'équipes plus formelles afin d'ajuster les pratiques et à re-définir les règles communes du milieu d'accueil.

”

Depuis mars 2020, beaucoup de lieux d'accueil ont dû improviser de nouvelles manières de fonctionner. Les informations concernant les mesures sanitaires arrivaient au compte-gouttes et changeaient régulièrement. La zone de flou autour de certaines mesures pouvait offrir une marge de manœuvre aux directions et aux professionnel-le-s en termes de mise en œuvre. Cette pseudo-liberté d'application était cependant source de nombreux questionnements et craintes au sujet de la responsabilité des milieux d'accueil dans la gestion de cette crise sanitaire! Les milieux d'accueil ont dû jongler entre les règles « officielles » (celles qui étaient édictées dans les Conseils Nationaux de Sécurité et celles mises en avant par l'ONE) parfois imprécises, et ce qui leur semblait « adéquat » sur le terrain pour accueillir au mieux enfants et parents. Concilier les aspects sanitaires et les besoins des enfants a été et reste encore un véritable travail d'équilibriste!

Du côté de l'accueil à domicile (qui s'exerce déjà dans un contexte très particulier à la base), la crise sanitaire a eu de nombreuses conséquences sur l'organisation et les dynamiques relationnelles, et a rendu compliqué l'exercice d'une telle profession dans la maison familiale. Les accueillant-e-s ont été particulièrement isolé-e-s, puisque les travailleurs sociaux et travailleuses sociales qui les accompagnaient au quotidien ont dû stopper leurs visites (visites qui n'ont toujours pas pu reprendre d'ailleurs à ce jour, sauf situation exceptionnelle). Comment peut-on soutenir des professionnel-le-s de l'accueil des jeunes enfants sans même pouvoir se rendre dans leur milieu d'accueil? Déposer un vécu, partager des difficultés, exposer des questions, nécessite

une vraie présence. D'autant que les accueillant-e-s manquent déjà d'ordinaire d'espaces-temps pour se retrouver, de possibilités d'échanger avec l'équipe d'encadrement. Les liens, lorsqu'ils ne sont pas entretenus, peuvent s'effiloche...

Dans cette période d'isolement et de personnel souvent réduit, les besoins des jeunes enfants, notamment l'essentiel besoin de sécurité affective, semblaient difficiles à combler, d'autant que le virus et l'angoisse de certain-e-s adultes face à celui-ci avaient un impact sur la manière d'approcher l'enfant. Par exemple, l'accent mis sur un nettoyage intensifié réduisait dans certains cas le temps consacré à l'enfant. Conséquences de la fatigue ressentie par chacun-e face à ce contexte général anxiogène, des tensions entre professionnel-le-s, et entre professionnel-le-s et parents, n'ont pu être évitées. La continuité, élément-clé dans l'accueil des jeunes enfants n'a pas toujours pu être garantie non plus, ce qui a créé de l'insécurité chez certain-e-s enfants bien sûr, mais également chez certain-e-s adultes. Les repères habituels, si précieux pour le bien-être de tout-e-s et garants de cette continuité, ont été largement perturbés. Le maintien d'un accueil optimal pour chacun-e a, dès lors, mobilisé une énergie intense chez les professionnel-le-s!

Épuisé-e-s par ce travail énergivore durant la phase de confinement, les professionnel-le-s furent à nouveau sollicité-e-s de manière intense en juin 2020, lors du « déconfinement d'été ». Les enfants sont alors revenu-e-s en plus grand nombre, à un moment charnière lié au départ à l'école des plus



Source : markus-spiške sur Unsplash

grand-e-s, enfants pour lesquels la transition crèche-école n'a d'ailleurs pas pu se faire comme imaginé.

Après l'été, des cas positifs au COVID ont commencé à se multiplier dans les lieux d'accueil, ce qui a accentué la pénurie de personnel et provoqué des fermetures, partielles ou totales. Beaucoup de difficultés de gestion sont réapparues pour les directions, qui furent contraintes de laisser de côté les aspects pédagogiques du travail pour se concentrer sur le fonctionnement pur et simple de leur lieu d'accueil.

L'instabilité vécue dans les lieux d'accueil a provoqué à certains endroits un besoin de ré-injecter « en force » de la continuité, des repères. À cette fin, le choix de stabiliser les groupes d'enfants a, dans certains lieux d'accueil, été posé, en faisant en sorte qu'ils-elles soient en contact avec le moins de personnes différentes possibles. Certains aménagements ont également eu lieu pour mieux séparer les différents groupes et éviter les passages intempestifs.





« Sur le chemin de la crèche – Chercher ensemble – Grandir ensemble » film réalisé par María Castillejo-Carmen



« Sur le chemin de la crèche – Chercher ensemble – Grandir ensemble » film réalisé par María Castillejo-Carmen



Source : dragos-gontariu sur Unsplash

“

DANS LA PERSPECTIVE
D'UN « RETOUR À
LA NORMALE », FAISONS
LE PARI DE POUVOIR
GARDER CE QUI, AU
TRAVERS DE CETTE CRISE
INÉDITE, A PU PROVOQUER
DES INITIATIVES CRÉATIVES
ET RESPECTUEUSES
DES BESOINS DES (SI)
JEUNES ENFANTS.

”

Ces changements, largement guidés par la question sanitaire (pour limiter la propagation du virus), ont eu une conséquence directe et positive sur la sécurité affective des enfants en bas âge et ont participé à la satisfaction de plusieurs de leurs besoins essentiels. Des lieux d'accueil sont ainsi passés d'un fonctionnement où les enfants changeaient de section et d'adultes encadrant-e-s tous les 8 à 10 mois, à des fonctionnements où ils-elles restent, en grandissant, avec les mêmes adultes. Ces nouvelles manières de fonctionner, imposées parfois du jour au lendemain, ont provoqué (et provoquent encore) des craintes, des réticences, des questionnements. Mais les échos des terrains nous renvoient aussi tous les effets positifs constatés par les professionnel-le-s

et les parents, avec comme conséquence la plus heureuse, des enfants plus « tranquilles » : moins de changements (de lieux, de personnes de référence) sont imposés aux enfants ; elles-ils ont moins d'efforts d'adaptation à fournir et peuvent mieux anticiper ce qui se passe au quotidien ; ils-elles sont mieux compris-es par les adultes (qui sont les mêmes sur un plus long terme) et les adultes les comprennent mieux aussi. Cette continuité participe à la sérénité de tous et toutes.

Tout l'enjeu est maintenant de pouvoir pérenniser les pratiques qui permettent d'apaiser au maximum les enfants. Dans la perspective d'un « retour à la normale », faisons le pari de pouvoir garder ce qui, au travers de cette crise inédite, a pu pro-

voquer des initiatives créatives et respectueuses des besoins des (si) jeunes enfants.

Les CEMÉA s'engagent avec cœur à soutenir les professionnel-le-s de la Petite Enfance dans la réflexion pédagogique engendrée par ce nouveau contexte. Des lieux d'accueil ont d'ailleurs déjà fait appel à nous pour les accompagner dans cette nouvelle aventure !

● Le groupe Petite Enfance
petite-enfance@cemea.be

Des espaces collectifs et des moments de loisirs pour les enfants par temps de COVID : échos d'une association engagée !



LA « BASE COOPÉRATION » EST UNE ASSOCIATION BRUXELLOISE, FONDÉE EN 1986, QUI SE COMPOSE DE TROIS CRÈCHES, DE LIEUX D'ACCUEIL EXTRASCOLAIRES ET D'UNE MAISON DE JEUNES.

Au début de la crise sanitaire, les accueils extrascolaires ont continué leurs activités. Au fil des mois, et au fil des jours, les équipes de la Base Coopération ont dû s'adapter à la situation en se réajustant sans cesse. Voici quelques extraits du « journal de bord » d'une association qui se démène pour garder le cap durant cette période compliquée.

MARS 2020

« Dans nos écoles partenaires, nos animateur-trice-s continuent à accueillir des enfants tous les jours ! Très peu en moyenne, entre 0 et une dizaine par école. Cela ne les empêche pas de mettre de très belles activités en place : création d'un potager, mise en couleurs des locaux, jardinage... les enfants profitent du beau temps ! »

AVRIL 2020

« Après avoir été mis au courant des nouvelles mesures prises par le gouvernement, nous avons été contraint-e-s d'annuler tous les stages de Pâques. Pour les équipes de Dedalma, Pessoa, Hautbois et 3 Fontaines, les écoles nous ont confirmé qu'elles n'avaient pas besoin de nous pour l'accueil d'urgence organisé à Pâques. »

« À Roi Vainqueur, le nombre d'enfants varie entre 5 et 10. Avec les animateur-trice-s, ils-elles en profitent pour réaliser plein d'activités en extérieur, principalement afin de profiter du beau temps. Ils-elles ont ensemble construit une fusée qu'ils-elles ont ensuite expérimentée, ils-elles apprennent à rouler en skateboard, ils-elles font de la gymnastique en plein air ou simplement profitent du soleil en lisant un livre ou dessinant. Des liens particuliers se sont tissés entre ces enfants toujours présent-e-s et les animateur-trice-s. Ils-elles en sont tous et toutes ravi-e-s ! »

MAI 2020

« Le déconfinement a démarré pour Baco. Les terrains ont eu le plaisir

d'accueillir de plus nombreux enfants. Les choses se mettent en place entre les coordos, Jonathan et les directeurs d'écoles pour organiser tout cela. »

« À Delta, nous reprenons un bon rythme avec une vingtaine d'enfants chaque jour. Ce dernier bimestre de l'année scolaire est placé sous le thème des pirates... Autant vous dire qu'entre constructions de bateaux, chasses aux trésors et confections de déguisements de pirates, les enfants s'éclatent ! »

JUIN 2020

« Dès le lundi 8 juin, les écoles rouvrent leurs portes à toutes et tous les enfants !! Nous sommes ravi-e-s de les revoir et de revenir à une certaine normalité, même si le boulot d'organisation est phénoménal, cela en vaut largement la peine ! »

« Pour Pessoa, nous avons repris le rythme quasiment habituel de l'école. Cette semaine nous avons accueilli les maternelles et 4 primaires en accueil temps libre. Mercredi, nous avons monté une maisonnette dans la cour maternelle afin d'avoir un petit toit et un endroit "dînette". Lundi, nous accueillerons les primaires avec une organisation différente pour le temps de midi : »

SEPTEMBRE 2020

« Ouf ! Nos stages ont pu avoir lieu cet été ! Nous avons dû adapter nos accueils aux conditions sanitaires du moment, mais les enfants et les animateur-trice-s étaient ravi-e-s de pouvoir se retrouver ensemble,

jouer, rêver, découvrir, s'amuser... dans un climat serein et joyeux ! »

NOVEMBRE 2020

« Ce premier bimestre de l'année scolaire à Delta laisse un sentiment mitigé. Le sentiment d'insécurité et d'incompréhension face à la crise sanitaire et aux mesures gouvernementales a marqué les esprits et a joué sur la motivation de certain-e-s animateurs-animatrices. »

« L'envie de reprendre un rythme normal nous motive. En quelques semaines, nous avons eu tellement de projets. Nous avons participé au challenge de Goodplanet, réalisé des ateliers sur la mobilité douce, amélioré nos grands jeux des mercredis et préparé nos projets du bimestre prochain. Petite équipe efficace. »

DÉCEMBRE 2020

« Malgré les nombreuses adaptations et incertitudes en raison de la situation sanitaire, Roi Vainqueur a pu compter sur une équipe de professionnels et professionnelles animée par l'envie de continuer à proposer un accueil de qualité ! Nous avons conclu ce dernier bimestre de l'année 2020 sur une grande célébration avec le désir d'apporter aux enfants que nous accueillons un peu de magie en cette période de fêtes. »

**AUTANT D'ESPACES PÉDAGOGIQUES QUI
ŒUVRENT POUR QUE CHAQUE BÉBÉ, CHAQUE
ENFANT, CHAQUE JEUNE :**

- « S'ÉVEILLE À SES PROPRES RICHESSES
POTENTIELLES, SON IDENTITÉ
- DÉCOUVRE L'IMPORTANCE DU LIEN
AUX AUTRES, DE LA COOPÉRATION
- SOIT OUVERT-E À LA DÉCOUVERTE. »^{/1}

**QUANT À BACO, IL S'AGIT DU SECTEUR « ENFANCE »
DE L'ASSOCIATION : DANS SEPT LIEUX D'ACCUEIL
EXTRASCOLAIRES, LES ÉQUIPES D'ANIMATION DE
L'ASSOCIATION PROPOSENT AUX ENFANTS DE 3 À 12
ANS DES MOMENTS D'ACTIVITÉS ET DE LOISIR APRÈS
L'ÉCOLE ET DURANT LES CONGÉS SCOLAIRES.**

**UN PROJET SOUS-TENDU PAR DES PRINCIPES D'ACTION
ET UN PROJET DE SOCIÉTÉ, PROCHES DES VALEURS
DÉFENDUES PAR LES CEMÉA : « EN JOURNÉE SCOLAIRE,
NOTRE VOLONTÉ EST DE CHANGER L'ESPRIT DE
« GARDERIE » TROP SOUVENT PRÉSENT DANS
LES ÉCOLES PENDANT LES TEMPS « NON SCOLAIRES ».
NOUS METTONS TOUT EN ŒUVRE POUR OFFRIR UN
ACCUEIL TEMPS LIBRE CENTRÉ SUR L'ENFANT, SES
BESOINS ET CEUX DE SA FAMILLE. »^{/2} EN PARTANT
DE LA CONVICTION QU'EN ACCOMPAGNANT LES
ENFANTS ET LES JEUNES SELON CES PRINCIPES, ILS-
ELLES POURRONT DEVENIR DES ACTEURS ET ACTRICES
OUVERT-E-S ET RESPONSABLES DANS LA SOCIÉTÉ.**

[1] <https://www.labc.be/fr/qui-sommes-nous/>

[2] <https://www.labc.be/fr/enfance>

**Sous l'éclairage de ces témoignages, nous avons demandé
à Jonathan Lamblot, directeur de Baco et formateur militant
des CEMÉA, de nous parler de son combat au quotidien
pour valoriser l'Accueil Temps Libre... particulièrement en
temps de crise sanitaire.**

**Quel est ton ressenti général,
en tant que responsable de
l'association, après ces mois
particulièrement compliqués ?**

Jonathan Lamblot : Au niveau de l'association, je ressens beaucoup de gratitude envers les salarié-e-s de Baco. Que ce soit dans les bureaux ou sur les terrains, au sein de l'équipe de direction ou des équipes d'animation, tout le monde a dû faire face à ce contexte anxiogène. Cela a fait remonter chez chacun-e des peurs et des angoisses, personnelles ou familiales. Et malgré tout, il a fallu se donner, continuer le travail et maintenir un accueil de qualité pour les enfants, pour les familles. Nous avons rencontré énormément de difficultés, mais l'esprit d'équipe était toujours aussi au rendez-vous. C'est très précieux en période de crise de pouvoir compter les un-e-s sur les autres. Il y avait de nombreux défis à relever et les équipes s'en sont très bien sorties.

En revanche, au niveau de la gestion de la crise et des directives prises depuis près d'un an, je ressens aujourd'hui de la colère et suis prêt pour le changement. Cette période a montré, une fois encore, que nos politicien-ne-s n'avaient pas connaissance de nos métiers, ni de notre secteur. À titre d'exemple, lors de ce deuxième confinement, d'un côté ils-elles ont demandé que les écoles restent ouvertes pour les métiers de première ligne; de l'autre ils-elles ont prolongé

les vacances d'automne pour permettre au corps enseignant de se reposer. Qui travaille alors, tandis que les écoles sont fermées? Qui travaillait déjà quand les écoles devaient rester ouvertes? Les politicien-ne-s ont-ils-elles bien conscience que, par cette mesure, ce sont les animateurs et animatrices d'accueil extrascolaire qui ont fait ce travail - pour reprendre un terme en vogue - « essentiel »? Accueillir les enfants, leur permettre de retisser des liens entre eux-elles et avec d'autres adultes, leur proposer des activités riches et variées, les préserver d'un climat anxiogène, et surtout veiller à un cadre sécurisant physiquement, mais aussi affectivement... Mais comment assurer la sécurité affective d'un enfant s'il est interdit de le-la prendre dans les bras pour le-la reconforter?

Il a fallu reprendre notre pouvoir dans un état de droit et faire preuve d'esprit critique pour assurer nos missions et garder l'enfant au centre de nos préoccupations. Le bien-être psychologique des enfants est un véritable enjeu sociétal en regard du contexte actuel. Oui, le gouvernement est revenu sur sa directive 15 jours après, tant mieux. Mais quel stress vécu par les équipes pendant ces 15 jours pour ces professionnel-le-s qui se donnent depuis le début de la crise et qui n'avaient pas besoin de ça dans leur quotidien déjà fort chargé. Ils et elles travaillent en horaire coupé (souvent double coupé),

220 jours par an, pour un salaire peu attractif... Je respecte énormément le corps enseignant, je trouve que c'est un métier magnifique, mais la société a évolué depuis cent ans et l'éducation n'est plus uniquement entre les mains de l'instituteur ou l'institutrice et les parents. Aujourd'hui, il existe aussi des animateurs et animatrices extrascolaires. Ils-elles font le lien le matin entre les parents et les profs, le midi pendant le repas et la « récré », le soir en attendant papa ou maman, et lors des congés scolaires pour accompagner les enfants en vacances. Il existe, de plus, des activités sportives hors école, des écoles de devoirs, des mouvements de jeunesse, des académies... Tous ces secteurs participent à l'éducation des enfants et leurs champs d'action dépassent le cadre scolaire. Il est temps de décloisonner et de repenser l'éducation de l'enfant dans son ensemble. Je suis donc prêt pour le changement. Prêt à agir pour décloisonner tous les secteurs liés à l'éducation dans Bruxelles, en Fédération Wallonie-Bruxelles, en Belgique... et offrir un réel troisième espace-temps pédagogique de qualité pour nos enfants!

**En quoi la crise sanitaire
a-t-elle mis en évidence
l'importance et la nécessité
de lieux d'accueil de qualité
pour les enfants et les jeunes ?**

J.L. : La crise sanitaire a mis en évidence nos métiers en les rassemblant (avec d'autres) sous l'appellation des « métiers de seconde ligne ». Ceci signifie « ceux et celles qui doivent rester en service pour permettre à la première ligne de

faire leur travail (médecins, infirmiers-infirmières, aides-soignant-e-s, mais aussi éboueurs-éboueuses, caissiers-caissières, etc.) ». Vous aurez remarqué le champ lexical des termes « première ligne » et « seconde ligne », utilisés habituellement en période de guerre, alors que nous parlons d'un virus et de personnes à soigner. Mais passons... Cette crise sanitaire nous rappelle donc un principe « économique » qui était déjà présent comme impulsion lors des premiers subsides débloqués pour l'accueil extrascolaire (le FESC dans les années 1990) : pour permettre aux parents de travailler plus longtemps, il faut des personnes pour s'occuper des enfants avant et après l'école, tout simplement. Et si, en plus, les enfants profitent d'un accueil de qualité, les parents seront plus serein-e-s et travailleront plus efficacement. Est-ce qu'un principe économique pourra faire pencher la balance budgétaire de l'état en faveur d'un refinancement et permettre au gouvernement de se donner les moyens d'une éducation globale de qualité pour tous et toutes? Je le souhaite sincèrement.

**Un souhait pour l'avenir
concernant le temps libre
des enfants, des jeunes ?**

J.L. : Prenons le temps de décloisonner les secteurs liés à l'éducation et donnons les moyens à la Belgique d'offrir à ses citoyens et citoyennes, et surtout à ses enfants, un véritable troisième espace-temps pédagogique de qualité.

RETOURS AUX SOURCES...

Le chant hier aux CEMÉA, un plaisir, une technique, un enjeu...

“

C'EST UNE ACTIVITÉ
QUI PERMET DE
S'EXPRIMER, MAIS PAS
INDIVIDUELLEMENT.
ON EST ENSEMBLE
EN TRAIN D'AVOIR
L'OCCASION DE FAIRE
SORTIR SA VOIX.
C'EST TRÈS IMPORTANT
[...].

”

AUX CEMÉA, ON CHANTE DEPUIS TOUJOURS ! C'EST UN PEU DANS NOTRE ADN. ON CHANTE EN FORMATION, EN PLAINES ET DANS LES SÉJOURS. ON CHANTE QUAND ON SE RENCONTRE, QUAND ON SE RASSEMBLE, QUAND ON SE RETROUVE... BREF, LE CHANT EST À LA FOIS UN OUTIL, UNE PRATIQUE, UN MOYEN, UN ÉLÉMENT DU CADRE, UN BIEN COMMUN, UN BUT ET UN PLAISIR ! L'ACTIVITÉ EST À LA BASE DE LA FORMATION PERSONNELLE ET DE L'ACQUISITION DE LA CULTURE, L'EXPÉRIENCE PERSONNELLE EN EST UN FACTEUR INDISPENSABLE. CETTE ACTIVITÉ A-T-ELLE ÉVOLUÉ AU FIL DES ANS ? CHANTAIT-ON DE LA MÊME MANIÈRE ET POUR LES MÊMES RAISONS ? POUR RÉPONDRE À CES QUESTIONS, NOUS AVIONS ENVIE DE NOUS PLONGER DANS NOTRE PASSÉ, PARFOIS PAS SI LOINTAIN, EN INTERROGEANT D'ANCIENNES (PARFOIS PAS SI ANCIENNES) ANIMATRICES ET FORMATRICES QUI ONT ENCADRÉ DE NOMBREUSES ACTIONS AUX CEMÉA. ARLETTE, MARIE-LOUISE ET SABINE ONT RÉPONDU À NOTRE APPEL. QUEL PLAISIR DE SE PARLER DE CHANTS, DE TRANCHES DE VIE, DE PARTICIPANT-E-S ! QUELLES ÉMOTIONS D'ÉCOUTER ET DE RÉCOLTER TOUTES CES PRÉCIEUSES PAROLES : SOUVENIRS, ANECDOTES, SAVOIRS, VÉCUS !

NOUS PARTAGEONS CI-DESSOUS DES EXTRAITS CHOISIS DE CES ENTRETIENS, QUI TÉMOIGNENT DE L'HISTOIRE DES CEMÉA BELGES ET PERMETTENT DE COMPRENDRE LE POUVOIR DU CHANT, COMME ACTIVITÉ ESSENTIELLE À LA CONSTRUCTION INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE.

Présentation des intervenantes :



Sabine Devergnies

Elle découvre les CEMÉA en 1983 pendant sa formation d'institutrice primaire, en participant au stage de base^[1] obligatoire de son école normale. Dès 1984, elle est animatrice de centres de vacances, puis coordinatrice et formatrice, principalement dans la formation des animateurs et animatrices volontaires. Elle coordonne le groupe de réflexion pédagogique « Chants et activités musicales » à la fin des années 90.



Marie-Louise Maes

Après un premier contact avec les CEMÉA en 1963 lors d'un stage de moniteurs-monitrices obligatoire à l'école normale, elle ne cesse d'être active dans le mouvement. Elle encadre de nombreux stages de base, stages de perfectionnement, formations et week-ends. Elle co-assume également le Service Membre de l'association et participe au groupe « Jeux ». Elle est toujours membre du Conseil d'Administration.



Arlette Jodogne

Après un premier stage CEMÉA bouleversant avec l'école normale, fin des années 60, elle rencontre différent-e-s instructeurs et instructrices (ainsi nommé-e-s à l'époque) lors de multiples stages et week-ends de perfectionnement. C'est une révélation. Elle s'engage alors aux CEMÉA et fait ses premiers pas comme formatrice, accompagnée avec clémence et générosité, tout en participant aux réunions hebdomadaires, ouvertes à tous et toutes. Après quelques centres de vacances et stages de base, elle participe, enthousiaste, à la création du groupe « Petite Enfance », pour lequel elle encadre de nombreuses formations.

Sabine Devergnies : Le chant permettait, d'abord, de créer un vécu de groupe. Ces chants allaient faire partie de notre vie de groupe et rester le souvenir propre au groupe.

Arlette Jodogne : Ce qui me paraît aussi important, c'est que tous les gens, sans y croire au début, réussissent à apprendre les chants. Au début, ils demandent toujours pour avoir un papier et, finalement, ils n'ont pas de papier et ils apprennent le chant. Ils se rendent compte qu'ils ont retenu dix couplets ou le chant complet. Et parfois, après, dans les couloirs, c'est une personne toute seule qui lance et puis les autres reprennent. Et cette personne toute seule, ce n'est pas forcément quelqu'un de super à l'aise et grande gueule. Et ça aussi, c'est très chouette. À un moment donné, on partage un répertoire. Après quelques temps, tout le monde connaît tous les chants. Parfois, certains chants sont un peu plus compliqués, on met un peu plus de jours à apprendre tous ensemble. C'est quand même une nouvelle capacité : chanter, utiliser sa voix dans le chant. Pour beaucoup, à part chanter des chansons de la radio, il y en a qui ne chantent jamais. C'est une nouvelle capacité, de type corporel, car c'est finalement pouvoir utiliser son souffle, sa voix, son corps... Dans le même esprit, je trouve que c'est intéressant que, dans tout ce qu'on offre comme éventail d'activités (manuelles, ludiques, corporelles), il y ait le domaine de la voix. Ça complète un peu le panel des choses que l'on propose.

Pourquoi est-ce qu'on chantait aux CEMÉA ?

Marie-Louise Maes : Je pense que, traditionnellement, cela s'est basé sur ce qui était fait tout au début en France : ils faisaient des systèmes de veillées « genre scouts » où on chante autour du feu de bois. Et puis, ceux qui ont créé les CEMÉA belges ont rencontré les CEMÉA français dans les maquis de la résistance pendant la guerre 40-45. Là, évidemment, dans les maquis, les gars chantaient autour du feu, c'était rassembleur. Peut-être que c'est de là que c'est parti. En fait, c'est ça qui est intéressant dans le chant, en stage de base : le côté rassembleur !

Arlette Jodogne : Le chant permet aussi de refaire groupe, mais sans le pouvoir des individus. Dans un groupe, il y a toujours les fortes personnalités, les gens qui, pour ce sujet-là, ne sont pas à l'aise, etc. Il y a donc tout le temps des déséquilibres. Le chant peut ramener de l'équilibre parce que, dans cette activité, il n'y a pas (ou moins) de déséquilibre. Et quand les personnes connaissent le chant, le formateur est juste celui qui fait en sorte que ça marche jusqu'au bout. En gros, parce que c'est une activité qui permet de s'exprimer, mais pas individuellement. On est ensemble en train d'avoir l'occasion de faire sortir sa voix. C'est très important parce que, finalement,

on demande beaucoup aux gens de parler en formation, de s'exprimer, mais la plupart du temps c'est une parole individuelle. Même si on représente un groupe, on parle tout seul. C'est également une activité collective où tout le monde est sur le même plan parce qu'on ne demande pas à ceux qui chantent bien de chanter seuls ou à part. Il y a quand même une forme d'égalité. On commence les chants à zéro, même pour ceux qui les connaissent : ce n'est pas eux qui vont montrer aux autres. Donc, on réapprend tous à partir de zéro. Ça, c'est quelque chose d'assez exceptionnel aussi, qui fait que les gens, mêmes ceux qui ont peur de chanter ou de rater, se sentent emportés par le fait que l'on chante tous ensemble. Et que personne ne va venir dire : « Attends, écoute un peu ! Chante un peu pour que j'écoute si tu fais bien ! ». Ça, ça rassemble vraiment. Il n'y a pas de comparaison, il n'y a pas les bons et les mauvais.

Marie-Louise Maes : Pendant un moment de chant, tout le monde est au même endroit, dans les mêmes conditions. Tout le monde est là en même temps pour faire quelque chose ensemble. C'est une activité où on peut se retrouver et elle est, de toute façon, réussie parce que nous ne posons pas de jugement sur ce qui est bien chanté ou mal chanté. Ça crée une espèce de lien dans le groupe.

Après, il y a les chants eux-mêmes. C'est une façon d'aborder toutes sortes de choses par le langage, mais aussi par la musique. Il y a plusieurs contenus : les paroles un peu rigolotes, les paroles un peu anciennes, une façon de parler que l'on n'utilise plus dans la vie, une culture traditionnelle. Parfois, cela raconte une histoire. Ça contribue à quelque chose au niveau de la langue. Écouter des sons et essayer de les reproduire est une opération particulière. Avec notre façon de faire où une seule personne chante, les gens écoutent clairement des sons qu'après ils vont essayer de reproduire.

“

**Pendant un moment
de chant, tout le monde
est au même endroit,
dans les mêmes conditions.
Tout le monde est là en
même temps pour faire
quelque chose ensemble.**

”

[1] Première étape de la formation d'animateurs-animatrices volontaires, organisée le plus souvent sur huit ou dix journées résidentielles.

C'est très intéressant au niveau de l'écoute et du développement de l'oreille, notamment pour les enfants. Certains, très jeunes, ne trouvent pas là où mettre leur voix pour chanter. Quand ils chantent, ça sonne autrement. Puis petit à petit, au fur et à mesure, tu vois que ça évolue. Ils arrivent à trouver, ils cherchent sans s'en rendre compte. Après, il y a juste le plaisir! Le plaisir à tout niveau. Le plaisir au niveau musical, le niveau de faire avec les autres, y arriver... De la détente aussi. Je trouve que l'on ressent cette détente dans les groupes, surtout en stage de base quand, parfois, il y avait un vécu un peu difficile et puis, qu'après un moment de chant, on sentait vraiment une différence dans le tonus des gens.

Comment cela se passait en formation, et particulièrement, en stage de base ?

Sabine Devergnies: Les participants étaient assis en arc-de-cercle face au formateur, qui d'abord chantait l'ensemble de son chant et ensuite entamait la phase d'apprentissage, phrase par phrase, puis couplet par couplet. Les participants répétaient chaque jour en intégrant les paroles de mieux en mieux. Un support écrit leur était aussi proposé par l'intermédiaire de fiches à recopier. À la fin du stage, on faisait un enregistrement.

Marie-Louise Maes: On le plaçait traditionnellement (ce n'était pas obligatoire, mais c'était quand même une bonne tradition) après le petit-déjeuner. C'était quasiment tout le temps en début de matinée ou, en remplacement, des rondes. La première activité de la journée, c'était donc le chant! On se retrouvait de manière frontale, avec le premier formateur, qui allait faire chanter, qui

demandait: «C'est bon? Ça va? Vous avez passé une bonne nuit? Tralali tralala...». Ça durait deux ou trois minutes. On n'engageait surtout pas de grosses discussions et s'il y avait quelque chose de très important, on en tenait compte et on en parlait plus tard. Mais on entamait le chant! Le formateur qui lançait le chant chantait la chanson en entier, sauf s'il y avait 36 couplets. Dans ce cas-là, on n'en faisait que deux ou trois. Le formateur ne demandait rien d'autre pour que chacun puisse simplement écouter. Après, on procédait à l'apprentissage, par petits morceaux à la fois, en répétant.

Les mots qui n'étaient plus tellement utilisés dans la langue française, il fallait les expliquer. Il fallait, éventuellement, mais pas dans de longs discours, donner un peu le contexte dans lequel ce type de chant était écrit. Par exemple, tous les chants avec les bergères, les bergers, les marquis, ce sont des trucs qui datent d'avant ou pendant la révolution française et qui montrent l'opposition du peuple qui se moque des nobles. En stage de base, tous les formateurs aimaient des chants, tous les jours. Mais c'est vrai qu'il y avait des exceptions. En fait, dans les stages liégeois, les Liégeois travaillaient autrement que les Bruxellois: il y avait ceux qui chantaient, ceux qui animaient les jeux, les ateliers... Pour les Bruxellois, tout le monde participait à tout. Moi, j'ai toujours connu ça. Et c'est devenu la norme parce que, en fait, en centre de vacances, avec ton groupe, même si toi, tu n'animes pas, tu es quand même là. Tu ne restes pas dans ta chambre pendant que les enfants sont en activité et sont occupés par d'autres. C'est pour avoir une globalité et parce que, en équipe, c'est important que tout le monde soit là, présent dans tous les moments. C'était dans les années 70. On chantait devant le groupe et avec le groupe. On s'arrangeait pour que, dans les équipes où il y avait des personnes

qui ne chantaient pas, elles enseignent au moins un chant, même une petite chanson très courte. Chacun devait être meneur d'un chant à un moment donné. Ou alors, on leur proposait de diriger des chants qui étaient déjà connus. Cela montrait que tout le monde, selon ses possibilités, et pas juste celui qui aime chanter ou qui a des facilités vocales, pouvait chanter ou enseigner des chants. Tout le monde, avec ses possibilités, chante des chants du mieux qu'il peut et en souriant.

Arlette Jodogne: Au niveau des apprentissages techniques, quand moi j'ai commencé, c'était hyper exigeant, hyper pointilleux. Moi, comme j'ai une bonne connaissance musicale, je suis sensible quand ce n'est pas juste ou je suis sensible au fait que, par exemple, certains chants qui voyagent de formation en formation sont différents. J'attache une certaine importance à ce qu'on chante tous la même chose. Sinon après, on se retrouve dans un autre endroit, dans une autre formation, un week-end, et on n'arrive pas à chanter ensemble, car on connaît tous une version différente. Je ne suis pas pour le purisme, mais je suis pour qu'on essaye d'avoir la même version. L'idéal est de s'en référer à la partition, mais il faut avoir des connaissances pour pouvoir le faire ou avoir quelqu'un qui sait déchiffrer.

Au tout début que j'étais aux CEMÉA, quand on enseignait un chant, on avait un pipeau. C'était, je dirais, dans les années 70, tout au début que je suis arrivée: on n'était pas obligé, mais on était poussé à apprendre à fabriquer un pipeau. Moi, je suis allée aux soirées pour apprendre à fabriquer un pipeau parce qu'on considérait que c'était la base pour chanter juste, tous la même chose. Tout le monde avait son propre pipeau dans un petit étui. Je ne l'ai jamais terminé mon pipeau! Quand on apprenait un chant, le formateur donnait la note avec son pipeau. Cela servait surtout quand on

avait du mal à retrouver la première note ou quand elle était plus difficile. Et pour les chants à deux voix, parfois quand on tâtonnait un peu ou que l'on ne commençait pas au bon endroit et que ça sonnait moche.

Quand tu animais des moments de chant, comment les dirigeais-tu ?

Arlette Jodogne: Il y a, évidemment, l'aspect physique d'abord. Être à la bonne distance, être debout, voir tout le monde, que tout le monde soit installé de façon à se voir et s'entendre. Au niveau du son, par exemple, c'est important que cela ne soit pas une ligne droite pour que les sons se renvoient, de ne pas être face les uns aux autres. Il y a déjà toute une question de position. Les gestes doivent être clairs: les gestes de début, mais aussi ceux qui marquent «Maintenant, c'est moi qui chante, maintenant c'est vous». Pour être vraiment ensemble. C'est une chose à laquelle j'étais vraiment attentive. C'est important aussi que les personnes aient entendu le chant dans son entièreté pour avoir le temps de se familiariser avec la mélodie, le rythme, mais aussi avec les découpes. «Ah tiens, il y a un couplet!», «Ah, ça, c'est le refrain qui arrive.» Moi, j'aime bien, quand on m'enseigne un chant aux CEMÉA, attendre ce qui va venir après, la suite de l'histoire. Je crois que, quand moi, j'ai appris à enseigner les chants aux CEMÉA, je trouvais que c'était important que les gens comprennent le chant, qu'ils aient une compréhension de l'histoire. Par exemple, donner un contexte: c'est une chanson qui était chantée à tel endroit, qui vient de tel pays. D'expliciter quelque chose aussi au niveau des paroles. S'il y a un mot qu'ils ne comprenaient pas, je ne l'expliquais pas la première fois. Je l'expliquais après, surtout si c'était un mot ancien.

C'est important qu'ils puissent, dès qu'ils entendent un chant, l'apprendre jusqu'au bout. Parfois, on est pris par le temps, on n'y arrive pas et on se dit qu'on fera les autres couplets demain. Mais idéalement, j'aime bien qu'ils aient plus ou moins mémorisé le chant à la fin de la séance. Ça donne une autre idée. Sinon, ce chant a moins d'intérêt. La variation de la difficulté des chants est aussi importante. Qu'il y ait un peu de tout au niveau du répertoire. À la fois des chants humoristiques, par exemple, des chants traditionnels où il y a peut-être du français ancien, des histoires avec un contenu qui peut les toucher. Ou il pourrait y avoir une romance dans l'histoire ou quelqu'un qui est parti. C'est intéressant qu'un chant se fasse l'écho des émotions de ceux qui sont en formation ou des enfants en centre de vacances et qui sont séparés.



“

CELA MONTRAIT QUE
TOUT LE MONDE, SELON
SES POSSIBILITÉS ET
PAS JUSTE CELUI QUI
AIME CHANTER OU
QUI A DES FACILITÉS
VOCALES, POUVAIT
CHANTER OU ENSEIGNER
DES CHANTS.

”



Il faut aussi qu'il y ait plein de choses qui soient là pour rien, gratuites, juste pour s'amuser ou pour le rythme.

Sabine Devergnies: Je dirigeais face au groupe en battant la mesure avec les mains, en lançant et arrêtant le chant avec des gestes, toujours les mêmes pour que les participants les comprennent clairement. Il fallait éviter de parler, nous étions là pour chanter, alors on chantait.

Marie-Louise Maes: Pour animer un chant, quand c'était un moment d'apprentissage le matin, c'était debout devant le groupe. Il y avait aussi des moments où on chantait le soir, pour terminer la journée, on prenait un ou deux chants. Une fois, on a fait une séance d'apprentissage en fin de soirée et tout le monde était dans la grande salle à Heusy, assis sur des chaises. Moi, j'étais assise légèrement décentrée mais dans l'espace, j'ai commencé à enseigner, comme ça, « Passe la dormette ». C'était très chouette. C'est un des bons moments dont je me souviens : un chant à 10h du soir ! Pour l'apprentissage, on l'a repris le lendemain matin pour perfectionner. La manière d'animer était différente quand on était dans un moment d'apprentissage ou pas. Dans un autre moment, c'était chanter pour le plaisir de chanter ensemble.

Peux-tu nous raconter un moment de chant qui t'a marquée ?

Marie-Louise Maes: J'ai fait un stage où il y avait plus de quarante personnes. On était dans un lieu merdique où on n'est plus jamais allé, à Sprimont, mais la nature était très belle. Il y avait, en parallèle, des centres de vacances. Le problème, c'est qu'il y avait une très mauvaise isolation. Les centres de vacances se faisaient réveiller à 7h30 en musique. Nous, qui essayions de prôner le réveil échelonné, on en profitait ! On ne pouvait pas non plus faire d'activité où les chaises bougeaient trop tard, parce qu'on réveillait les enfants qui étaient

en-dessous de nous. On était au 3^e étage et on surplombait les arbres. De la salle qu'on occupait, on en voyait la cime. Je me souviens que j'ai entamé la première séance de chants avec « Vent frais ». J'ai commencé devant les stagiaires un peu médusés. La moitié du groupe était composée de personnes de Molenbeek. Je voyais leur tête... Mais je n'ai pas perdu mon sourire et ça a bien marché. C'était un bon moment pour moi que ça fonctionne bien. Et beaucoup plus tard, lors du premier week-end qui suivait ce stage de base, il y avait un stagiaire qui était infernal. Déjà au stage, il avait été infernal. À ce week-end, à la Marlagne, sur un petit trajet qu'on faisait tranquillement pour revenir d'un endroit où on avait joué, il me dit : « Tu sais ce que j'ai aimé au stage ? Quand tu as chanté cette chanson, « Vent frais » ! ». Et il en était vraiment baba. Alors, le plaisir que j'avais eu pendant le stage, à ce moment de chant qui s'était bien passé, a été décuplé. Ça m'a fait vraiment plaisir.

À un autre stage de base, j'étais avec Didier, Sabine, Fred et Nicky en surnombre. Voilà que Sabine enseigne une chanson très chouette : « Le jardinier indifférent ». Et j'entends deux stagiaires molenbeekois qui étaient assis, pas juste à côté de moi mais très proches. J'en entends un qui dit à l'autre : « Je ne comprends rien à ce qu'elle raconte ! » Et l'autre lui répond : « T'occupe ! C'est quand elle était petite ! » Et ils ont chanté gentiment sans comprendre ce qu'ils chantaient ! Une fois, pour une activité « Petits bateaux », à la Marlagne, on était partis le soir avec les stagiaires et Annie et nos petits bateaux. On a allumé nos bougies au bord du lac et on a mis nos constructions à l'eau avec les bougies. Les gens d'eux-mêmes ont entamé l'un ou l'autre chant. On a alors chanté calmement ensemble. C'était aussi un moment vraiment chouette.

Sabine Devergnies: Plusieurs moments m'ont marqué. Il y avait un moment que j'attendais en stage. Celui où pendant un atelier,

les stagiaires commençaient à entonner un chant. Pour moi, cela voulait dire que le groupe allait bien, qu'il avait pris vie, car ils avaient maintenant un repère commun, collectif. Si ce n'était pas lors d'un atelier, cela pouvait être également lors d'un temps libre ou au détour d'un couloir. En stage, j'adorais tout simplement commencer ma journée par ce moment. Nous avons eu aussi de grands moments de rire face à certains collègues habités par leur chant matinal. Par exemple, sans méchanceté aucune, « Un jour à Paris » interprété par Marie-Louise !

Arllette Jodogne: Je n'ai pas un moment spécial, mais ce que j'ai toujours aimé, chaque fois, en tant que formatrice ou participante, c'était quand on sortait de l'ordinaire, c'est-à-dire quand on chantait autrement que tous les jours, après le repas ou le petit-déjeuner. Je me souviens particulièrement d'un stage de communication non-verbale où j'étais participante pendant dix jours à Rossignol, avec une équipe de choc. Dans ce stage, il y a eu beaucoup de surprises dans l'animation, pourtant, moi je connaissais déjà un peu les CEMÉA. Les formatrices ont fait beaucoup de variations. Notamment avec Annie qui avait beaucoup de créativité et qui se permettait de sortir un peu des sentiers battus. C'est arrivé plusieurs fois qu'on parte faire une activité à l'extérieur et puis, au milieu d'un champ, les deux formatrices commencent à lancer un chant, comme ça, pour nous, juste pour nous. Évidemment, il y avait déjà une atmosphère particulière dans ce stage. Il y avait beaucoup d'adultes, contrairement à d'autres stages. Adultes, je veux dire de plus de trente ans, trente-cinq, quarante. Il n'y avait pas beaucoup de jeunes. Donc ça, je trouvais que c'était très chouette. Et j'ai reproduit ça parfois. Au milieu d'une promenade dans le parc de la Marlagne, à un moment donné, comme ça, avec un formateur ou deux, on lançait un chant. Et on ne l'enseignait pas ce chant, ou bien on l'enseignait plus tard. Quand on le chantait à deux voix à deux, c'était chouette pour les participants. J'ai un souvenir merveilleux, d'une fois où j'étais formatrice dans un stage de base à Heusy, où on ne va plus maintenant. Il y avait, dans ce très vieux bâtiment, qui était un ancien couvent, un endroit où on n'allait jamais. C'était à l'étage, un très large escalier pour faire passer dix personnes qui menait à un grenier. Le dernier soir, à cet endroit, avec tous les participants, très proches physiquement parce qu'on était beaucoup, plus ou moins trente, on a animé les chants. C'était très chouette.

Un chant que tu appréciais particulièrement chanter ?

Sabine Devergnies: Celui qui me revient de temps à autre, c'est « Les Caravelles ». Et, pour les plus petits, la star reste « Monsieur Moustique ».

Arllette Jodogne: J'aime tous les chants à deux voix ou trois. J'adore ! Les chants à deux voix, c'est quand même quelque chose de merveilleux : quand on arrive à chanter ensemble tout en ne chantant pas la même chose. Symboliquement, c'est très intéressant. On fait quelque chose de commun, mais pas avec la même chose au départ. Souvent, dans certains chants à deux voix, on ne commence pas en même temps, on doit rentrer ou sortir... Il y a tout un travail symbolique. J'aime tout particulièrement quand il y a des hommes, des voix d'hommes. Donc, j'aime bien « Bon charbonnier » par exemple, quand on sait faire toutes les voix. J'aime aussi les chants à danser, parce qu'après on en fait autre chose. Il y en a un qui s'appelle « Dans la ville de Nantes », un très long chant. Celui-là, on l'a d'abord appris comme ça pour avoir un peu le contenu et la mélodie. Et après, on l'a dansé en chantant. C'était gai. En plus, on savait que c'était un chant breton traditionnel que les gens chantaient quand ils travaillaient à la construction de leur maison, qu'ils tapaient des pieds dans la terre. On comprenait alors pourquoi ce chant était très long et que la façon de danser était très tapotée, du surplace presque, mais on savait qu'il y avait une raison. Ça nous replongeait aussi dans une histoire.

Marie-Louise Maes: Mon préféré, préféré, préféré, on ne le chante pas beaucoup. Ça s'appelle « Soir ». C'est dans le chansonnier « Vacances ». C'est un chouette chant, très court. J'aime aussi, un des rares chants pour enfants, un vrai chant : « Catherine, ma voisine ». C'est vraiment joli. Avec ce chant-là, j'ai un très bon souvenir dans une de mes classes de 1^{re} année où, à un moment donné, je ne sais pas ce que mes élèves faisaient, mais ils avaient tous la tête penchée sur leur feuille. Tout d'un coup, il y a une petite voix qui s'élève et qui chantonne d'une voix vraiment aiguë. Et on entend en sourdine : « Catherine, ma voisine... ». Et je vois des yeux qui se lèvent et qui me regardent l'air de dire : « Ouille ouille ! ». J'ai souri à ceux qui me regardaient et je n'ai rien dit. Et, l'autre, il a terminé son petit chant bien à son aise, sans lever le nez de son cahier. C'était un beau moment !

AUJ⁰ ET AUJ⁰URD'HUI

Pas de bémol pour le chant

**CHANTER EN GROUPE EN 2021,
ÇA PARAÎT PEUT-ÊTRE DÉSUET !
ET POURTANT, LE CHANT DEMEURE
UNE PRATIQUE-PHARE DANS LES
ACTIONS AUX CEMÉA. ON CHANTE
PARCE QUE C'EST UN MOYEN
D'EXPRESSION COLLECTIF ET INDIVI-
DUEL. PARCE QUE ÇA RASSEMBLE,
ÇA CRÉE DES LIENS, ÇA CONSTRUIT
LE GROUPE EN FAISANT VIVRE
UNE ACTIVITÉ OÙ CHACUN-E EST
EN MÊME TEMPS AU MÊME ENDROIT
POUR FAIRE LA MÊME CHOSE ET POUR
OBTENIR UN RÉSULTAT ENSEMBLE.**

**PARCE QUE LA CULTURE
EST UNE DES CHOSES
QUI NOUS DÉFINIT EN
TANT QU'ÊTRE HUMAIN !
PARCE QUE CHANTER,
C'EST L'EXPRESSION
DE LA VIE !**



On chante parce que ça permet à chacun-e d'avoir une place au sein du groupe. Parce que ça bâtit une culture commune qui existe pendant et après le temps de formation ou de centres de vacances et qui fédère le groupe. Parce que ça mobilise des compétences corporelles et intellectuelles, parfois nouvelles, sans que celles-ci soient jugées ou évaluées. Parce que ça permet l'expérimentation d'une situation d'apprentissage différente. Parce que ça ouvre à la culture et au langage et que ça les développe. Parce que ça sert de repère. Parce que ça permet la catharsis. Parce que ça crée des souvenirs. Parce que c'est un moment de pause. Parce que ça procure du plaisir, du bien-être, mais, parfois, pas tout suite !

Toutes ces raisons, et d'autres certainement, ont peu changé par rapport aux intentions pédagogiques évoquées par Arlette, Marie-Louise et Sabine. Pourtant, chanter aujourd'hui en formation, en centres de vacances, dans nos regroupements, en action, nous semble encore plus indispensable qu'hier. En effet, à l'heure actuelle, dans les différents lieux collectifs, qu'ils soient identifiés comme « éducatifs » ou pas, de moins en moins de pratiques culturelles sont déployées comme outils de formation des personnes, enfants ou adultes. Celles-ci sont trop souvent remplacées par des pratiques didactiques. Il s'agit alors d'apprendre, par exemple, les trucs et astuces pour animer un atelier d'écriture ou les caractéristiques spécifiques des jeux d'extérieur ou encore, puisque tel est notre sujet, les techniques d'animation de chant. Loin de nous l'idée que ces diffé-

rentes connaissances soient inutiles ou peu dignes d'intérêt. Elles ont leur importance, notamment dans la formation de futur-e-s animateurs et animatrices ou de professionnel-le-s de l'éducation.

Toutefois, aux CEMÉA, ce que nous proposons aux personnes, c'est avant tout de vivre une expérience personnelle dans un collectif. D'éprouver dans son corps, dans sa tête, dans ses émotions et dans celles des autres, une activité et ses effets. Chanter reste d'abord un moment de chant, qui est certes éminemment formatif et éducatif, mais qui doit être vécu par les personnes pour qu'elles puissent, éventuellement après, en réfléchir les différents aspects, les différentes possibilités. Le tout collectivement. Dans notre société où ce qui compte, surtout en formation d'adultes, c'est d'être





Bien sûr, nous négocions au quotidien pour mettre en œuvre tant que possible notre culture de formation. Mais, très souvent, nous devons nous accommoder de leurs réalités. Par conséquent, nos contenus se spécialisent autour de thématiques précises. En témoignent ces quelques intitulés : « Sensibilisation au sexisme dans l'espace public », « Penser et agir le numérique pour des pratiques émancipatrices », « Vivre et faire vivre la citoyenneté et la démocratie en classe »... Le public de nos actions est par conséquent moins hétérogène, rassemblant fréquemment des personnes d'une même fonction, d'une même institution et, parfois, d'une même équipe. Ainsi, les enjeux personnels et professionnels viennent se mêler aux attentes et objectifs de la formation. Enfin, nos formats sont de plus en plus courts : le résidentiel est presque un challenge à agencer, la durée de la formation est très souvent réduite à deux jours, voire à un seul, là où nous en proposons quatre !



efficace, rapide, de présenter des outils clé-sur-porte que chacun-e peut reporter sur son terrain quel qu'il soit, il est nécessaire de proposer aux participant-e-s de prendre le temps de s'essayer, de se reconnecter à soi en vivant les activités.

Même si nous affirmons que le chant a une place essentielle dans la formation, force est de constater que nous chantons moins aux CEMÉA que ce que l'on voudrait. Pas dans nos plaines et dans nos séjours de vacances où cette activité reste un incontournable, pas dans nos for-

mations à l'animation volontaire ou professionnelle, mais bien dans de nombreuses autres actions. L'explication est assez simple : nous assistons à une transformation de nos dispositifs de formation, corollaire d'une multiplication de la diversité de nos actions. En effet, nous avons amplifié nos champs d'actions et travaillé à leurs valorisations. Nous encadrons également de plus en plus de formations pour des opérateurs externes, des institutions... et nous devons parfois nous soumettre à leur cadre, leurs contraintes et leurs demandes.





Certes, nous ne pouvons que nous réjouir d'être plus visibles et plus actif-ve-s (notre plan pour être incontournables se développe!). Cependant, avec ces changements, le chant, comme les autres activités issues de la culture et/ou liées à l'animation (l'art de la scène, l'écriture, le dessin, la peinture...), perd du terrain ou n'est plus pratiqué. Cette tendance est présente dans toute notre société. Et l'éducation populaire, comme l'école ou le secteur des loisirs, n'y échappe pas. Considérées comme moins nobles, moins sérieuses, moins évaluables, les activités culturelles passent généralement après le reste ou sont instrumentalisées. Même les activités qui sont habituellement survalorisées (les arts plastiques, le cinéma, la musique, le sport y compris...) ont été définies comme non essentielles dans cette période trouble que nous traversons. C'est dire!

C'est peut-être un de nos nombreux défis: faire en sorte que la culture, c'est-à-dire l'ensemble des activités pratiquées par la population, reste vivace dans tous nos espaces collectifs. Parce que la culture est une des choses qui nous définit en tant qu'être humain! Parce que chanter, c'est l'expression de la vie!

*Dans les chants et dans les danses,
Nous vivons des jours joyeux.
Vives, vives les vacances
Qui nous rendent tous heureux^[1].*

● **Le groupe Activité**
activite@cemea.be

TÉMOIGNAGES

- Je ne me souviens plus vraiment des chansons de la plaine, j'étais trop petite. Par contre, il y avait deux chansons que me chantait ma maman et que j'aimais beaucoup: c'était «Le courlis» et «Le loir et la marmotte». Quand j'étais petite, je dormais beaucoup et ma maman m'appelait souvent «marmotte» et, un matin pour me réveiller, elle a chanté cette chanson. J'ai beaucoup aimé. Je me souviens aussi d'une chanson du centre ados à Avignon: «Les bidons». Parce qu'il fallait se lever, se rasseoir, c'était amusant. Et c'était crevant! **Lidwine, 20 ans**
- J'adore «Les Caravelles», ça parle de la mer, et ça fait comme des vagues. J'aime aussi «Sable du temps» parce que c'est triste. **Thomas, 8 ans**
- «Bubble gum», c'est super chouette parce qu'en fait on peut pas manger de chewing gum à l'école. J'aime aussi «Sable du temps». Ça parle du sable et de la mer, et en chantant, on voit les images de la mer. **Martin, 6 ans**
- «Make toumé toumé papa»! Elle est cool, parce que les autres sont nulles. **Mattéo, 15 ans**
- «Le kilomètre zéro» parce que c'est gai de la chanter en groupe en marchant. **Virginie, 44 ans**
- «Si j'avais les souliers» parce que c'est la première que j'ai apprise. Elle est drôle à chanter. En plus, il faut beaucoup de temps pour l'apprendre. J'aime aussi «Calme, cool», mais je ne sais pas vraiment pourquoi. **Margot, 9 ans**
- «Les souliers»! Elle est super longue et donc c'est un défi d'arriver au bout. En plus, c'est trop drôle quand quelqu'un se trompe. J'adore chanter «Le kilomètre zéro». Elle est belle et apaisante à chanter. **Jeanne, 14 ans**
- «Les bidons»! Non, en vrai, je l'aime bien. Sinon «Le charbonnier», «La ronde des légumes», «Les marches du palais», «La ronde de nuit». Mais je serais bien en peine de justifier mes choix. C'est vraiment lié à des souvenirs, aux émotions que les chants ont suscitées et au sentiment de ne faire qu'une avec le groupe, surtout lors des canons. **Régine, 37 ans**
- Moi, juste «La Forge». Parce que le texte est très imagé et poétique et que le chant en canon demande un réel effort technique, ce qui créait toujours une forte cohésion de groupe. Un vécu, des impressions. **Séverine, 37 ans**
- Moi, j'ai aimé chanter «Les petites grenouilles» parce que je l'avais déjà apprise à l'école et que c'était drôle de la rechanter en plaine. **Véga, 10 ans**
- «La mouette» parce que j'adore «Vole mon cœur». **Billie, 4 ans**
- Celle avec le requin, car on la chante avec son corps et qu'elle est rigolote. **Yassine, 6 ans**
- Moi, comme je chante les chants des CÉMEA depuis que je suis toute petite, ça me rend nostalgique de chanter encore les mêmes chants dans les centres de vacances aujourd'hui. **Inarai, 20 ans**
- J'adore chanter «Déjà, le coq a chanté», même si je la chante souvent faux. **Nina, 25 ans.**

[1] «Enfants de l'été», paroles et musique de Wiliam Lemit.

Impulsions et Convergences

Interview d'Yvette Lecomte,
présidente de la FICEMÉA,
février 2021

TOUT EN MARQUANT LE CENTENAIRE DU PREMIER CONGRÈS FONDATEUR DE LA LIGUE INTERNATIONALE DE L'ÉDUCATION NOUVELLE (CALAIS 1921), CE QUE LES CEMÉA FRANCE, LE CRAP-CAHIERS PÉDAGOGIQUES, LA FESPI, LA FICEMÉA, LA FIMEM, LE GFEN, L'ICEM, LE LIEN S'APPRÊTENT À FAIRE, S'APPARENTE À UNE RELANCE DES LOGIQUES FONDATRICES DE LA LIGUE. CES HUIT MOUVEMENTS PÉDAGOGIQUES CRÉENT « CONVERGENCE(S) POUR L'ÉDUCATION NOUVELLE » POUR REDONNER À L'ÉDUCATION NOUVELLE TOUTE SA PLACE DANS LES ENJEUX ÉDUCATIFS À L'ÉCHELLE INTERNATIONALE. LE LANCEMENT OFFICIEL A EU LIEU LE 6 MARS 2021^[1] ET SERA SUIVI D'UN ÉVÈNEMENT À CALAIS LE PREMIER WEEK-END DE JUILLET. ENFIN, LA BIENNALE À VENIR EN NOVEMBRE 2022 ACCUEILLERA UN MANIFESTE, RÉDIGÉ COMME L'UN DES ÉLÉMENTS D'UN PROJET POLITIQUE PARTAGÉ À FAIRE VIVRE.

Convergence(s) pour l'Éducation Nouvelle, c'est quoi l'idée ?

Il y a d'abord un creuset où s'est forgée cette idée, mais un creuset où elle se transforme vite en projet d'action ! Ce creuset, ce sont les deux « Biennales de l'Éducation nouvelle » organisées à Poitiers (France) en 2017 et 2019. Pour les militant-e-s, elles ont été l'occasion d'échanges importants sur leurs pratiques, leurs réalisations, leurs utopies. Elles ont permis de vivre le plaisir d'apprendre des autres, de partager des savoirs multiples et d'en créer de nouveaux. Progressivement, les Biennales ont produit une vision concrète des similitudes, des mitoyennetés entre les réalités des mouvements de l'Éducation nouvelle.

Menés dans la convivialité immédiate qui nous est chère, ces échanges ont mis en évidence la vivacité du patrimoine commun de nos mouvements, que ce soit en termes de pédagogie, de pratiques éducatives, de populations associées, de complémentarité des champs d'intervention des un-e-s et des autres. Ils nous ont convaincu-e-s qu'il serait judicieux de développer volontairement et ensemble ce trésor « construit de mains de femmes et d'hommes ».



Convergence(s)
pour l'Éducation Nouvelle

L'idée est sans conteste liée au poids heuristique de l'histoire. L'évocation du centenaire du Congrès de Calais de 1921, qui voit la naissance de la Ligue internationale de l'Éducation nouvelle, l'évocation de tous les congrès, échanges, discussions, productions et actions structurantes qui l'ont suivi nous servent, et de référence et de tremplin, pour rebondir aujourd'hui vers nos lendemains. Nos convergences peuvent dès lors alimenter une stratégie d'action politique commune visant à faire advenir dans le monde entier nos enjeux d'éducation de citoyen-ne-s émancipé-e-s et de la démocratie culturelle.

De la participation aux « Convergence(s) pour l'Éducation Nouvelle », une force jaillit déjà et elle se renforcera par la production commune d'un « Manifeste politique de l'Éducation nouvelle » qui affirmera les ambitions, les utopies concrètes, les références fondatrices et intangibles de l'Éducation nouvelle sur les sujets et les actes qui nous mobilisent, nous et potentiellement d'autres qui souhaiteraient nous rejoindre. Nous publierons ce manifeste en 2022 à l'occasion de la prochaine Biennale.



MENÉS DANS LA CONVIVIALITÉ IMMÉDIATE QUI NOUS EST CHÈRE, CES ÉCHANGES ONT MIS EN ÉVIDENCE LA VIVACITÉ DU PATRIMOINE COMMUN DE NOS MOUVEMENTS, QUE CE SOIT EN TERMES DE PÉDAGOGIE, DE PRATIQUES ÉDUCATIVES, DE POPULATIONS ASSOCIÉES, DE COMPLÉMENTARITÉ DES CHAMPS D'INTERVENTION DES UN-E-S ET DES AUTRES.



[1] lancement de « Convergence(s) » du, 6 mars 2021 à retrouver sur www.convergences-educnouv.org

Après les deux expériences des Biennales de l'Éducation nouvelle à Poitiers, quelle est aujourd'hui la dimension internationale ?

La dimension internationale des «Convergence(s) pour l'Éducation Nouvelle» est en lien étroit avec le pari - vital - que fait la FiCEMÉA^[2] depuis son assemblée générale de février 2020 : renforcer le travail dans les commissions régionales en se basant sur les organisations œuvrant dans chaque région ; renforcer les relations, les échanges avec d'autres mouvements par le travail des militant-e-s sur leurs territoires d'action ; améliorer la diffusion de nos propositions et de nos pratiques.

Une des conséquences attendues devrait être une production accrue de travail interculturel et une atténuation des productions «européo-centrées». C'est un enjeu majeur pour la FiCEMÉA puisque les questions culturelles sont au cœur de nos pratiques et de leurs développements. Mais c'est aussi une question centrale si nous voulons défendre l'éducation pour toutes et tous dans un monde où les inégalités sont criantes.

100 ans après le Congrès de Calais, quelles sont les questions qui restent d'actualité ? Et quelles sont les nouvelles questions ?

Les valeurs et les enjeux humanistes sont toujours des phares pour notre action, même si la lumière de certains d'entre eux demande à être ravivée. Si les droits humains ont fortement évolué depuis 1921, si les systèmes politiques tentent de les appliquer ou y font référence, reconnaissons cependant qu'aujourd'hui il y a des régressions notables. L'œuvre est loin d'être achevée : les droits de la Déclaration universelle de Droits de l'Homme de 1948 ne sont malheureusement pas acquis.

La «tectonique» des rapports de force actuels entre des «états-nations-entreprises» est certes différente de celle qui organisait le remembrement des états opérés après le conflit mondial de 1914-1918. Aujourd'hui, l'analyse géopolitique nous rend aussi compte de rapports de force très conflictuels. Mais sur ces 100 années, notons aussi que des événements, tels ceux vécus au moment de la décolonisation, ont nourri positivement réflexions et approches en Éducation nouvelle, non sans contradictions.

Les orientations données aujourd'hui (encore !) par le système capitaliste néolibéral ont profondément diminué la valorisation et l'attention à porter aux biens communs de nos sociétés. L'éducation en fait partie. Nous le savons, elle requiert notre attention la plus soutenue.

Le rapport humain-nature est fortement modifié puisque, et la prédation des richesses de la *Terre-Patrie* et la volonté d'asservissement des êtres humains à des objectifs à court terme, sont poussés à l'excès. L'urgence climatique pose à nouveau collectivement la problématique du lien des humains à la nature pour assurer la poursuite de l'expérience terrestre.



Les moyens de communication définis comme *mass media* dans les années 60, comme technologies et industries de l'information et de la communication dans les années 90, la concentration monopolistique de leurs moyens de production déterminent un contexte dont nous appréhendons les conséquences avec des craintes, mais aussi de l'offensivité. Mais à armes inégales.

La FI occupe-t-elle une place particulière dans l'élaboration de Convergence(s) ?

D'emblée, il m'apparaît que notre approche est pragmatique, vu notre cheminement basé sur des questions générales issues de situations concrètes pour l'amélioration desquelles nos mouvements interviennent en termes d'éducation. Par exemple, il en va ainsi de la marchandisation de l'éducation, des problématiques environnementales et climatiques dans l'Océan Indien, de l'accès à l'emploi en Afrique de l'Ouest, de la volonté de l'Union européenne de définir les associations de la société civile comme des agents économiques, la pédagogie des opprimé-e-s en Amérique latine.

Notre intérêt pour des réalisations fortes en dehors de l'école, pour les adultes comme pour les jeunes, est assurément l'une de nos particularités. Bref, notre travail et notre ambition en éducation populaire : la démocratie culturelle !

La FiCEMÉA agite aussi son aiguillon auprès de nos partenaires pour ne pas considérer la langue française comme la langue qui s'impose. Pas simple d'assurer des traductions dans cette période de disette, mais les apports des différents mouvements le permettent.

L'idée que cela se passe à Bruxelles en 2022 est sur la table ? Une bonne idée selon toi ?

Oui, c'est une bonne idée. Et c'est aussi pas mal de moyens à y consacrer et de contributions à rassembler pour parvenir à la réaliser. En 2122, parlera-t-on du Congrès de l'Éducation nouvelle à Bruxelles ? Trêve de plaisanteries... C'est vrai que la Belgique est une plateforme intéressante pour, à tout le moins, sensibiliser des représentant-e-s d'organisations internationales, voire de pays, qui pourraient nous soutenir ou sur lesquels nous pourrions faire pression pour qu'ils prennent conscience de l'importance des enjeux de l'Éducation nouvelle tels que nous les décrivons dans le Manifeste que nous allons travailler collectivement.

Autant savoir que la Commission européenne est vue par nos membres provenant des autres continents comme un endroit qui permet (encore) le soutien à des initiatives démocratiques et dans le champ de l'éducation. Concerner ses représentant-e-s par une présence dans la capitale de l'Europe peut être profitable. À condition d'organiser un travail de lobbying. N'est ce pas ce à quoi nous engageait fermement le secrétaire général de SOLIDAR lors de la séance de clôture de la Biennale qui s'est tenue en 2019 ?

[2] www.ficemea.org

FICHE PRATIQUE

« NOUS AVONS DIT
AILLEURS LES RAISONS
QUE NOUS AVIONS
DE RECOURIR POUR
UN TEL RÉPERTOIRE À
LA CHANSON POPULAIRE,
TRÉSOR INÉPUISABLE
DE LA TRADITION
FRANÇAISE, FAIT
DE SIMPLICITÉ ET
DE SINCÉRITÉ, ET QUI
NE PEUT VIEILLIR ? »

S'

entendre raconter le chant aux CEMÉA, pour l'article de la rubrique «Retour aux sources», nous a donné envie de remettre à l'honneur un chant qui s'est un peu perdu dans les méandres du temps et qui, pourtant, avait la cote dans les stages de base autrefois: «Si j'avais un tambour». Ce chant populaire à deux voix a été harmonisé par William Lemit en 1945 dans le chansonnier «Voix Unies».

William Lemit est un compositeur, musicologue et pédagogue français né en 1908 et mort en 1966. Dans sa jeunesse, il a appartenu aux Éclaireurs de France où il a entretenu son goût pour la musique. Après la Deuxième Guerre mondiale, il est nommé instructeur national de chant à la Direction de la Jeunesse et des Sports. Il s'engage également aux CEMÉA où il développe son intense activité d'éducation musicale. Il anime, avec ses collaborateurs et collaboratrices, quantité de stages pour les moniteurs-monitrices de colonies de vacances, alors en pleine expansion. Passionné de culture folklorique, il récolte de nombreuses chansons traditionnelles aux quatre coins de la France. Il les harmonise et les rassemble dans différents chansonniers, dont le plus célèbre, «La fleur au chapeau», date de 1937. Il a également composé des œuvres originales.

Aux CEMÉA, nous continuons à chanter, en formation et en centres de vacances, des chansons qu'il a musicalisées: «Le joli matin», «Le corselet», «Le jardinier indifférent», «La bergère et le monsieur»...

«Si j'avais un tambour» vient du Limousin et narre le dialogue entre un galant et son amie. Il vient lui annoncer sa rupture, mais il n'est pas reçu comme il le pensait...

SI J'AVAIS UN TAMBOUR

Si j'avais un tambour
Couvert de fleurs autour
Et de roses d'amour.
Si j'avais un tambour
Couvert de fleurs autour
Et de roses d'amour.
J'irais tambouriner
À la porte de ma belle.
C'est pour la réveiller.

Bonsoir, ma mie, bonsoir
Tu fais de l'endormie
Quand je viens pour te voir.
Bonsoir, ma mie, bonsoir
Tu fais de l'endormie
Quand je viens pour te voir.
Je viens te dire aussi:
C'est la dernière fois
La belle, que je te vois.

Galant, si tu t'en vas,
Tu t'en repentiras
Le temps que tu vivras.
Galant, si tu t'en vas,
Tu t'en repentiras
Le temps que tu vivras.
Tu seras pas au bois,
La frayeur t'y prendra.
Galant tu reviendras.

24. SI J'AVAIS UN TAMBOUR

Limousin

Garçons Filles

Si j'a - vais un - tam - bour Cou - vert de fleurs au - tour Et de ro -

- ses d'a - mour Si j'a - vais un tam - bour Cou - vert de fleurs au -

- tour Et de ro - ses d'a - mour, J'i - rais tam - bou - ri -

R.L.12.200 à cie

- ner A la port' de - ma bell' C'est pour la ré - veil - ler.

2. Bonsoir, ma mie, bonsoir
Tu fais de l'endormie
Quand je viens pour te voir.
Je viens te dire aussi:
C'est la dernière fois
La bell', que je te vois.

3. Galant, si tu t'en vas,
Tu t'en repentiras
Le temps que tu vivras.
Tu seras pas au bois,
La frayeur t'y prendra;
Galant tu reviendras.

R.L.12.200 à cie

LU, VU, ENTENDU



CURIEUX PARADOXE DE PARLER CULTURE AU MOMENT OÙ ELLE EST ÉTEINTE, MISE EN VEILLE EN ATTENTE DU PRINTEMPS ET DE JOURS MEILLEURS. IDÉALEMENT, C'EST UNE PAGE BLANCHE POUR PERMETTRE LA MISE EN ABÎME DU SECTEUR CULTUREL QU'IL FAUDRAIT PUBLIER.

RIEN NE SERT DE REVENIR SUR LA FERMETURE DES LIEUX CULTURELS PRIVILÉGIÉE À LA FERMETURE DES GRANDES CHAÎNES DE MEUBLES SUÉDOIS EN KIT ET AUTRES MAGASINS REGORGEANT D'AVOIRS POUR NOS TIROIRS.

LA QUESTION EST : COMMENT FONT (ET VONT FAIRE) LES GENS POUR SE RENCONTRER, SE RACONTER, S'AIMER, S'ACCOUPLER EN CES TEMPS INCERTAINS OÙ LA RENCONTRE N'A PLUS LIEU D'ÊTRE, OÙ LA DISTANCE PHYSIQUE EST DEVENUE LA NORME ?

LE BIEN COLLECTIF NÉCESSITE ÉVIDEMMENT CET EFFORT... IL N'EMPÊCHE QUE LA CULTURE SE DOIT D'ÊTRE PARTAGÉE ET VÉCUE COLLECTIVEMENT !

GRANDIR PAR L'ÉCOUTE DE L'AUTRE, CHOISIR SES MOTS POUR ÉCHANGER L'ÉMOTION N'EST PAS POSSIBLE AVEC LA MÊME QUALITÉ SANS LE PRÉSENTIEL. L'AUTRE DONNE CHAIR ET CORPS À NOS « MAUX », NOS MOTS.

LA LUTTE CONTRE L'OBSCURANTISME IMBÉCILE PASSERA PAR LA CULTURE ET L'ÉDUCATION. LE TRAVAIL NE MANQUE PAS.

VOUS TROUVEREZ DANS CETTE RUBRIQUE NOS COUPS DE CŒUR LECTURE, EXPO, PODCAST, JEUX...

JEU DE SOCIÉTÉ

PARKS

Un jeu de Henry Audubon



Road trip non-essentiel !

« Si je me mets là, j'éteins mon feu de camp, mais je remplis ma gourde et prends trois ressources, et au prochain tour je peux visiter un parc... Avec un peu de chance, c'est même peut-être moi qui jouerai en premier à la prochaine saison ! »

Parks permet aux joueurs et joueuses (de 1 à 5) de partir en randonnée pour visiter les magnifiques parcs nationaux des États-Unis. À chaque saison (il y en aura 4 au total) vos deux *meeples* randonneurs-randonneuses partent sur un chemin avec leur feu de camp. En fonction d'où elles-ils s'arrêtent, différentes actions peuvent être effectuées : récolter des ressources, s'arrêter pour prendre des photos, remplir ses gourdes pour bénéficier de bonus, acheter des équipements... Mais attention, pas question de faire marche arrière ! Ils-elles ne peuvent qu'avancer ! Alors, évidemment, il faut faire des choix ! Et parfois, il faut même choisir entre bloquer ses adversaires ou prendre le chemin le plus intéressant pour soi, sans être le dernier ou la dernière...

Parks est un jeu M-A-G-N-I-F-I-Q-U-E ! Chacune des illustrations des parcs nationaux est unique et a été réalisée par un-e artiste différent-e. Le matériel est beau, de qualité et se range hyper bien dans sa petite boîte où chaque élément a sa place. C'est peut-être un détail pour vous, mais pour nous ça veut dire beaucoup... Il est aussi super chouette à jouer ! Dans cette période où les envies de s'évader nous titillent, **Parks** est une belle occasion de vivre une aventure dépayssante !

Parks - Par Henry Audubon
Illustré par Fifty Nine Parks print series
Édité par Matagot, à partir de 10 ans



EXPO

Une visite vaut mieux qu'une visio !

Pixel Museum, musée du jeu vidéo de Bruxelles-Capitale

C'est à Tour & Taxis, ancien site industriel bruxellois, que se trouve le musée. D'emblée, le lieu nous plaît: d'architecture Art Nouveau, avec ses grandes halles aérées et son mélange de matériaux. La visite est une balade dans le temps: des origines d'Odyssey, la première console, à nos jours où la VR (*virtual reality* – réalité virtuelle) se développe. Équipé-e-s d'un carnet qui permet de se situer dans l'histoire du numérique, nous nous promenons parmi les écrans, les manettes, les jeux et les consoles. Nous apprenons ainsi que le jeu vidéo est le 10^e art et qu'il a une histoire de plus de 50 ans. Le musée nous présente l'essor de cette marchandise et la concurrence qui a vu Sega disparaître. Pour les nostalgiques, c'est l'occasion de rejouer à des jeux d'Arcade, ou à des consoles qui ont pu marquer votre enfance, si vous êtes né-e-s dans les années 90 ou 80. Entre *Super Mario*, *Fifa*, *Pong*, *Pac-man*, *Zelda*, *Sonic*, *Street Fighters* et beaucoup d'autres, ce musée est, selon l'âge du public, un plongeon dans l'adolescence ou la découverte d'un monde qui paraît archéologique. Dans la première salle du musée, une vieille console des années 70 invite à une partie de Pong, à la sortie du musée une nouvelle salle VR sera bientôt ouverte. Il ne s'est passé que cinq décennies, mais l'évolution est impressionnante, surtout quand on a la possibilité de «remonter le temps» en un après-midi. La complexité du jeu, le graphisme, mais aussi ce qui est demandé au joueur et à la joueuse, ne cessent d'évoluer et on peut considérer les jeux, du moins certains, comme de vraies œuvres d'art. Et comme objet culturel, nécessitant un apprentissage, avec ses codes, ses règles, amenant un lien social si le jeu se prête à jouer à plusieurs ou en ligne...

Le musée aborde brièvement la question éducative. Il propose surtout des espaces de jeux et une vision historique de son développement. Après trois heures dans cet espace pourtant pas si grand, nous remarquons un livre à l'accueil: «*Qui a peur du jeu ?*» de Serge Tisseron, paru en 2008. Ce livre, conçu pour les parents, aborde des questions telles que: «Quelle compétence les jeux vidéos développent-ils? En quoi aident-ils l'enfant à surmonter ses soucis? Comment savoir s'il est «accro»? Que faire pour le décoller de son écran?». Il revendique que le jeu vidéo est un objet culturel et qu'il ne s'agit pas de l'aborder uniquement par le biais de la dépendance, mais bien de façon pédagogique et éducative.

En famille, en bulle ou seul-e, nous vous recommandons ce musée! Si ce n'est un détail, pas des moindres, le prix: douze euros. On est hélas loin d'un lieu culturel accessible à tout le monde. Game over. Play again?

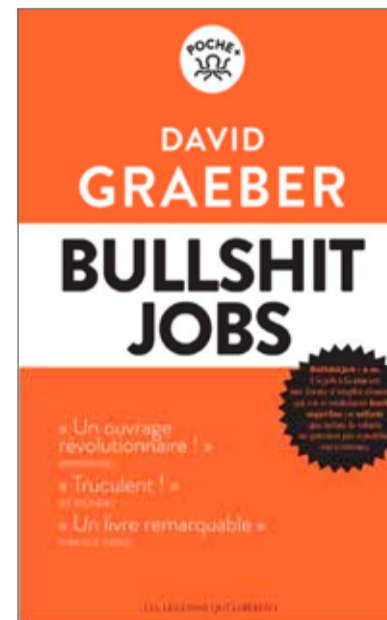
Pixel Museum, musée du jeu vidéo de Bruxelles-Capitale, du lundi au dimanche de 10h à 18h



LIVRE

Bullshit Jobs

de David Graeber



Pourquoi travaillons-nous autant? Est-ce vraiment nécessaire? Que faisons-nous pendant les 8 (ou parfois plus) heures que nous passons au travail? En 1930, l'économiste John Maynard Keynes affirmait qu'avant la fin du 20^e siècle le progrès technologique permettrait de réduire le temps dédié au travail à 15 heures par semaine: qu'en est-il de cette technologie et pourquoi ne l'avons-nous pas développée?

Selon David Graeber, anthropologue, activiste, anarchiste et professeur à la «*London School of economics*», la technologie qui devait libérer notre temps a servi, au contraire, à créer du travail inutile, des *bullshit jobs*, des «emplois à la con»: emplois bien payés, respectés, valorisés, mais dénués de sens. À ne pas confondre avec les «boulots de merde»: désagréables, fatigants, sous-payés... mais qui peuvent rendre la vie des autres un peu meilleure. Les *bullshit jobs* ne contribuent en aucune façon à l'amélioration de la vie des êtres humains et, sans eux, le monde serait probablement un endroit plus agréable. Ils créent les «faire-valoir», «sbires», «rafistoleurs», «cocheurs de cases», «contremaîtres», tous et toutes uni-e-s par l'incapacité de trouver un sens à ce qu'ils et elles sont en train de faire. La recherche conduite par David Graeber révèle qu'entre 30 et 40% des travailleurs-travailleuses (en Europe et Amérique du Nord), dans l'administration publique comme dans les entreprises privées, pensent que leur travail est inutile. Alors pourquoi travailler? Pour être occupé-e-s? Or, le capitalisme ne se base-t-il pas sur les principes de l'efficacité, de la productivité, de la suppression des emplois inutiles? Effectivement, c'est ce qui se passe en bas de l'échelle: ouvriers-ouvrières, travailleurs et travailleuses des soins, par exemple, voient leur temps rigidement encadré dans des horaires, rythmes, systèmes de contrôle visant à l'efficacité, à l'optimisation du temps, jusqu'à en arriver aux seuils de l'exploitation. Mais il paraît que les managers de l'efficacité ne regardent pas leur propre travail du même œil! La question est alors: pourquoi dans un système qui se veut par définition «efficace», on laisse proliférer les «jobs à la con»?

**David Graeber, «Bullshit Jobs»
Éd. Les liens qui libèrent, 2018,
416 pages**

J'peux pas, j'ai Cinépilou!



Vendredi soir, de retour à la maison après une longue journée de travail (devant son ordinateur ou ailleurs), vous avez été chercher la petite ou le petit à l'école, à la crèche... Votre enfant vous demande s'il-elle peut regarder la télévision. Il-elle arrive, les yeux pleins d'espoir, avec son DVD tout usé d'une certaine reine qui pousse la chansonnette dans un paysage enneigé... Las, vous vous demandez comment vous allez survivre à cette 300^e vision, vous êtes même un peu désespéré-e à l'idée de vous retrouver à nouveau avec le fameux « Libéréééééé délivréééééé » en tête.

Si vous vous reconnaissez dans ce petit exemple (même si la chanson coincée dans votre tête émane d'un héros ou d'une héroïne différent-e), Cinépilou est là pour vous sauver!

Chaque vendredi un nouveau dessin animé, long métrage ou une série de petits dessins animés sur un même thème, sont proposés pour la somme de 5€. Les films sont accessibles aux enfants à partir

de trois ans pour certains: l'âge recommandé est indiqué dans le descriptif du programme de la semaine. Vous pouvez regarder la sélection en streaming entre 18h et 21h le soir même.

À l'initiative de cinémas et de centres culturels de différentes villes belges, ce projet est non seulement une chouette façon de remplir vos vendredis « cinéma » de films que vous ne verriez peut-être pas autrement, mais il est aussi une belle façon de soutenir ces lieux de culture fermés pour cause de crise sanitaire depuis plusieurs mois.

Alors amateurs et amatrices de dessins animés, parents de jeunes enfants, n'hésitez plus: allez jeter un œil au programme de Cinépilou!

www.ecranlarge.be/fr/cinepilou

AGENDA

Les CEMÉA
vous donnent
rendez-vous



Congrès de Calais pour l'Éducation nouvelle

Il y aura 100 ans le 6 août prochain, la Ligue internationale pour l'Éducation nouvelle voyait le jour à l'occasion du Congrès de Calais. Dynamisés par la mémoire de ce centième anniversaire, 8 mouvements – les CEMÉA, LE CRAP-Cahiers Pédagogiques, FESPI, FICEMÉA, FIMEM, GFEN,

ICEM- Pédagogie Freinet et le LIEN – ont lancé le 6 mars dernier « Convergence(s) pour l'Éducation Nouvelle » et se réuniront à Calais les 3 et 4 juillet 2021 avant la Biennale de 2022. De nouvelles occasions pour redynamiser un élan né il y a un siècle, ne jamais cesser de se questionner, échanger, bouillonner, pour agir, transformer et réchanter le monde.

3 et 4
juillet
2021

<https://convergences-educnouv.org/>

Collectif 21

100 ans d'associatif en Belgique... Et demain ?

La Fête des Associations

La COCOF, sous l'impulsion du Collectif21, prévoit d'organiser le 24 septembre 2021, une fête des Associations en Communauté Française, notamment à l'occasion du centenaire de la loi sur les asbl (27 juin 1921). Cet événement vise à souligner la nécessité du secteur associatif dans la société, à le remercier du rôle majeur qu'il joue face à la crise actuelle, mais c'est aussi l'occasion de se retrouver ou se rencontrer de manière intersectorielle. Venez nous y retrouver!

le 24
septembre
2021

info@collectif21.be

ROMAN GRAPHIQUE

Peau d'Homme

de Hubert et Zanzim



« Les femmes de notre famille, nous avons un secret, nous avons en notre possession une peau d'homme. Nous l'appelons Lorenzo. Une fois la peau revêtue, nul ne peut se douter que tu n'es pas un garçon. Ainsi tu pourras voyager incognito dans le monde des hommes. »

Bianca a 18 ans. Elle sera bientôt mariée à Giovanni. C'est son père qui a arrangé le mariage : dans l'Italie de la Renaissance, rien de plus normal en tant que fille de servir d'objet d'élévation financière et sociale pour sa famille en étant mariée à un « bon parti ». Mais voilà, cela ne suffit (heureusement) pas à Bianca, qui s'inquiète d'être mariée à un jeune inconnu même si ses amies le trouvent joli garçon et pensent qu'elle pourrait trouver pire.

C'est à ce moment, face aux hésitations de sa filleule, que la marraine de Bianca lui révèle l'existence de Lorenzo. Lorenzo, c'est le nom donné à la peau d'Homme que les femmes

de la famille se transmettent de génération en génération. Cette peau, une fois revêtue, est un laissez-passer pour un monde inconnu des femmes et des jeunes filles, celui du dehors, des tavernes et de la nuit. Celui où on peut dire ce qu'on pense et être écouté-e aussi. C'est une chance incroyable pour Bianca de vivre librement et... de rencontrer vraiment son futur mari, au point peut-être de lui ouvrir les yeux sur une réalité dont il est, lui aussi, ignorant.

Cette BD est non seulement visuellement superbe, mais elle aborde aussi avec beaucoup de finesse et de justesse des sujets importants : femmes dans l'espace public, féminisme, obscurantisme religieux, homosexualité... Une très belle lecture qui se dévore et pose des questions plus que jamais d'actualité !

Hubert et Zanzim
« Peau d'Homme » Glénat, 2020



Salon de l'Éducation

Initialement programmé en novembre 2020, puis en avril 2021, le salon devrait finalement se tenir du 13 au 16 octobre 2021 au Wex de Marche-en-Famenne. L'occasion de valoriser nos outils et publications, de rencontrer différents publics de l'école, de la formation, de l'accueil temps libre... et de participer à la journée ATL-Extrascolaire du samedi, véritable plaidoyer pour l'importance du temps libre des enfants !

du
13 au 16
octobre
2021

Programme à venir sur <https://www.salon-educ.be/>
Entrées gratuites possibles sur demande
à diffusion@cemea.be



**La Marlagne -
Centre Culturel Marcel Hicter**

En 1971, sur les hauteurs de Wépion, Marcel Hicter posait les premières pierres du domaine de « La Marlagne ». Les 22 et 23 octobre 2021 marqueront donc le 50^e anniversaire du Centre Culturel Marcel Hicter – La Marlagne qui vise à promouvoir, défendre et encourager la démocratie culturelle. Un lieu fortement symbolique pour les CEMÉA à plusieurs égards : lieu phare de nos rencontres et formations, notons aussi que Marcel Hicter présida la Fédération internationale des CEMÉA de 1970 à 1979... Tout cela fait que nous prendrons bien évidemment part, dans une forme encore à définir, à cet évènement.

22 et 23
octobre
2021